

**JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E**

C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

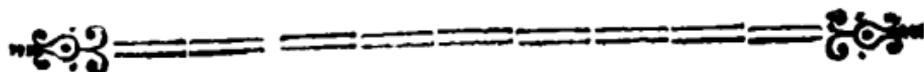
DEDIE AU ROI.

JUILLET 1758.



NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C L V I I I .





JOURNAL
HELVETIQUE,
JUILLET 1758.



LETTRE +
Sur les Oracles du Paganisme.

A

Mr. SEIGNEUX DE CORVON.

Pour qui ne les craint pas, il n'est point de Prodige.

J'Ai relû, *Monsieur*, avec un extrême plaisir & beaucoup d'utilité, votre excellente Traduction du Livre de l'Illustre ADISSON. Les Nottes en particulier m'ont paru fort savantes & très instructives. Pour élever un Edifice aussi solide & aussi étendu, il faloit que vous eussiez assemblé un grand nombre de Matériaux; mais je ne suis guères moins

A 2

+ *Tres bon discours.*

étonné du choix que du nombre. Il me semble que vous tenés un juste milieu entre l'Incédule qui ne croit rien , & le Supersticieux dont l'ignorance reçoit tout.

Cependant , s'il m'est permis , *Monsieur* , de vous parler avec ma franchise acoutumée, je pense , qu'à l'exemple de Mr. de FONTENELLE , vous auriez porté le doute sur certains faits encore plus loin, si vous l'aviés osé,

Tel nous prèche certains Mistères ,
Qui , s'il les croit , ne les croit guères.

Par exemple , à l'égard des Oracles , Mr. de *Fontenelle* n'a pas eu le courage de franchir le pas & de couper le Nœud - Gordien ; il garde encor des ménagemens avec l'ancienne Croiance , je n'ose pas dire avec les anciens Préjugés ; mais malgré cette retenüe, le Père BALTUS, son Critique, l'a trouvé trop hardi, & le censure fort d'avoir douté que les Oracles fussent rendus par les Démons & eussent cessé à la venue de nôtre Seigneur. VANDALE que Mr. de *Fontenelle* n'a presque fait qu'expliquer , mais auquel il a prêté de la précision , de l'esprit & de l'élégance , étoit allé plus loin que lui , & avoit soutenu que tout l'ouvrage attribué au Démon , étoit l'effet de l'imposture & de la tromperie des Prêtres du Paga-

Paganisme *. Par là, il avoit mis dans son Siftème une harmonie & une uniformité, qui ne se trouvent pas dans l'Hipothèse de M. de Fontenelle; car, on ne fait pourquoi, il laisse au Diable, dans le tems de l'avènement du Sauveur du Monde, plus de crédit & de pouvoir qu'il n'en avoit avant sa naissance, & qu'il n'en eut depuis sa mort. Ce qui l'a sans doute arrêté en si beau chemin, c'est ce qui est rapporté dans les Evangiles, sur les Possédés & les Démoniaques, mais on peut aisément expliquer ces faits, come l'ont fait plusieurs Théologiens, par des Maladies extraordinaires, dont les causes sont inconnues, & j'en pourois citer divers exemples. Quelques uns même de ces faits sont des Allégories ou des Visions, qu'on ne doit pas prendre à la lettre: C'est ainsi que le célèbre & savant LE CLERC croit, que la Tentation du Seigneur par le Diable & son transport sur les Créniaux du Temple & sur une haute Montagne se passèrent en Songe & furent une épreuve que Dieu permit, pour affermir & manifester la

* Les meilleurs Philosophes ont de la peine à secouer tout à fait le joug des Préjugés, & la crainte fait qu'on les ménage encore en les combatant; c'est ainsi que M. de la BRUIERE dit, *Que penser de la Magie & du Sortilège? La Théorie en est obscure, les Principes vagues & aprochant du visionnaires, mais il y a des faits embarrassans, qui laissent quelque doute*

foi & la puissance du Messie †. Le Prophète EZECHIEL se sert des mêmes termes pour exprimer son transport rapide de Jérusalem à Babilone. On trouve aussi que le Prophète HABACUC fut transporté par un Ange de la Judée à Babilone, pour porter à manger au Prophète DANIEL renfermé dans la Fosse des Lions. C'est encore ainsi que ST. PAUL fut transporté au Ciel, & son doute sur la réalité de ce transport, fait assez sentir que ce ne fut qu'une Extase & une Vision.

En un mot, si les Prodiges & les prétendus Miracles opérés par les Prêtres Païens, avant la venue de notre Sauveur, étoient l'œuvre de la fraude, du mensonge & de l'imposture, pourquoi ne pas porter le même jugement des Prodiges qui parurent sous les yeux, en quelque sorte, de J. C. qui avoit été envoyé au Monde pour détruire l'Empire de

† Voici ce que dit sur ce sujet le savant & judicieux Mr. LE CLERC, au Chap. IV. de l'Évangile de ST. MATHIEU, dans ses Nottes: *Je ne vois pas pourquoi on s'imagineroit, que le Démon transporta en l'air notre Seigneur, ce qui est une idée qui fait peur: Il le mena sur le Balustre du Temple, d'où il lui fit voir tous les Roiaumes du Monde, ce qui est impossible à la vue humaine: Il n'y a point de Montagne d'où on puisse voir toutes les richesses du Monde & leur gloire; ce qui a fait croire à quelques Interprètes que ceci n'est qu'une Vision.*

Satan & établir celui de la Vérité? Mais, dit-on, il a en éfet anéanti le Règne du Diable & renversé son Trône, il a brisé les Idoles & imposé silence aux Oracles. Mrs. *Vandale* & *Fontenelle* ont prouvé le contraire; on trouve dans l'Histoire que les Oraeles ont subsisté long tems après la mort de nôtre Seigneur. Le Temple de *Daphné* subsistoit encore du tems de l'Empereur JULIEN; les *Druides* & les *Druidesses* prédisoient l'avenir dans le Vme. Siécle; l'Empereur ADRIEN leur fit défendre de continuer à sacrifier des Victimes humaines à leurs Divinités, & l'on dit qu'ils prédirent à DIOCLETIEN son avènement à l'Empire. Depuis lors les *Druides*, convaincus de fraude & d'imposture, perdirent peu à peu leur crédit dans les *Gaules*, & enfin ils ne furent plus regardés que come des Enchanteurs & des Fourbes *.

Ce qui fit tomber les Oracles, ce furent leurs équivoques grossières, leur ambiguité, leur fausseté, & sur tout la bone Philosophie; mais je ne nie point que la Prédication de

* Sans remonter si haut, n'y a-t-il pas encore en *Italie* des *Exorcistes* en titre d'office? Des Prêtres Catholiques prétendent avoir le droit & le pouvoir de conjurer & de chasser les Démon. Le Père *BALTUS* est forcé de se contredire lui même & d'avouer, qu'il y a eu des Oracles fourbés & menteurs.

l'Évangile & la manifestation de la Vérité n'aient beaucoup contribué à ouvrir les yeux du Peuple sur les tromperies de leurs Prêtres, dont les Philosophes, & sur tout les *Epieuriens*, s'étoient moqués ouvertement. Il n'y a qu'à lire LUCIEN, pour se convaincre que tout le monde n'étoit pas dupe & qu'il y avoit bien des Incrédules, quoique tout soit Oracle pour le Supersticieux, & qu'il soit très aisé de se faire des Sectateurs, lorsqu'on annonce que l'on possède l'art de prédire l'avenir. Malgré cela, CICERON tourne en ridicule la Prêtresse de *Delphes*, de ce que, se vantant d'être inspirée par APOLLON, le Dieu de la Poésie, elle faisoit de mauvais Vers ou ne rendoit plus ses Oracles qu'en Prose. CATON disoit, qu'il ne savoit pas comment deux Augures pouvoient se rencontrer sans rire. DEMOSTHENES acusoit PHILIPPE, Roi de *Macédoine*, d'avoir gagné & suborné les Prêtres de *Delphes*: *Ils philippisent*, disoit-il ironiquement. RUFIN nous apprend qu'on trouva le Temple de SERAPIS tout plein de Chemins couverts & de Machines disposées pour les Fourberies des Prêtres. LUCAIN fait parler ainsi CATON, dans la Traduction de BREBEUF, lorsqu'il fut sollicité de consulter l'Oracle de JUPITER-AMMON :

Croions nous qu'à ce Temple un Dieu soit limité ?
 Qu'il ait dans ces Sablons plongé la Vérité ?

Faut-il d'autre Séjour à ce Monarque auguste ,
Que les Cieux, que la Terre, & que le Cœur du Juste ?

En admettant le Système du pouvoir du Démon , nous l'érigeons en quelque sorte en Divinité, & nous en faisons le Rival de Dieu même. C'est l'Enfer qui combat contre le Ciel ; mais come le dit BOILEAU ,

Quel objet dangereux à présenter aux yeux ,
Que le Diable toujours hurlant contre les Cieux ,
Qui de l'Home innocent ose flétrir la gloire ,
Et souvent avec Dieu balance la Victoire !

Il semble qu'on veuille renouveler l'opinion fausse & criminelle des *Manichéens*, qui admettoient deux Principes, l'un bon & l'autre mauvais, qui se faisoient une Guerre continuelle *.

Je prie ceux qui suposent, par une sorte de scrupule & de crédulité, que Dieu a laissé au Diable le funeste pouvoir de nuire aux Homes, je les prie, dis-je, de considerer

* M. BAILE, qui semble apuier l'Hypothèse chancelante des *Manichéens*, & qui se plait à répandre par tout le doute & l'incertitude, dit dans son Dictionnaire, au Mot *Ruggiéri* ; *La Raison fournit de grandes difficultés contre l'empire du Diable, fondées sur les Notions qu'on a de la Sagesse & de la Bonté de Dieu ; mais il est difficile d'acorder avec l'Ecriture la réjection du pouvoir du Démon.*

que par là on peut excuser & justifier , même les plus grands Coupables. Comment pouvoir éviter les pièges que leur tend sans cesse un Etre invisible & malin , qui les pousse & les entraîne au crime par une tentation presque inévitable , puisque son pouvoir est au dessus des forces humaines , que nos sens & nôtre liberté même se trouvent séduits par de fausses apparences ? *C'est une plaisante Machine que le Diable* , dit un Home d'esprit , *on lui fait faire & dire tout ce que l'on veut*. Il est assez comode de pouvoir lui attribuer les fautes que nos Passions nous font comettre :

Il nous tente , il nous désespère ,
 Mais laissons le pour ce qu'il est ;
 Souvent ce n'est pas lui qui fait ;
 Il ne fait que nous laisser faire.

Le Père DU CERCEAU.

Heureusement la Puissance du Démon est bien bornée, si Dieu lui en a laissé quelqu'une: Il s'est réservé à lui seul le pouvoir de prédire l'avenir ; c'est en quelque sorte son Sceau * ,

* Aussi punit il sévèrement le Roi ACHAZIA , pour avoir envoié consulter les Dieux Etrangers sur sa maladie & sur ses suites ; ce qui marquoit peu de confiance en l'Eternel. A l'égard de cet Esprit menteur , que MICHE'Z représente se tenant devant l'Eternel , & allant par sa permission inspirer de faux-

& sans doute il ne l'abandoneroit pas à un Etre maléfisant, à son Enemi: Je n'admettrai jamais une Hypothèse, qui me paroît contraire aux sublimes Perfections de l'Etre suprême, surtout à sa Justice & à sa Bonté. Il a seul le pouvoir de punir & de récompenser ses Créatures libres & intelligentes. Il tient tous les Evénemens dans sa Main, & enchainés les uns aux autres, le Diable auroit il la puissance de changer ses Décrets & de renverser le Plan de sa Providence? S'il avoit simplement l'art de prédire l'avenir, sans pouvoir rien changer aux Evénemens, cette faculté, si on peut l'appeller ainsi, seroit bien fatale aux Homes; elle ne seroit que les inquiéter, & répandre dans leur Ame la tristesse & la terreur, puisqu'ils ne pourroient éviter leur destinée, quelque mauvaise qu'elle fut. Ils croiroient éprouver à chaque moment le mal qu'on leur auroit prédit; ils verroient sans cesse l'Epée, pendue sur leur tête, prête à les fraper, & ils ne pourroient ni en suspendre, ni en éluder le coup fatal.

En niant l'inspiration & la séduction du Démon, on brise ses embuches & ses liens; on rend à l'Home sa liberté. & l'on assure son

Oracles aux Prophètes d'ACHAB, pour l'engager au Combat, qui ne voit qu'il faut prendre ceci dans un sens figuré? Dieu ne trompe personne.

repos & son bonheur. Par là on fait évanouir nos doutes, & l'on fait main basse sur toutes les difficultés. Les Prêtres des Idoles ne seront plus regardés que come d'infames Imposteurs, qui vendoient à prix d'argent la conoissance de l'avenir qu'ils n'avoient point; ce qui a fait dire à un fameux Poète,

Nos Prêtres ne sont point ce qu'un vain Peuple pense
Nôtre crédulité fait toute leur Science.

Mais il n'est point de Fable qui n'ait eu ses Partisans. PYTHAGORE croioit que les tremblemens de Terre étoient causés par l'assemblée des Démons, qui sortoient de leur Domicile.

Il est assez surprenant, que l'on n'ait pas découvert plutôt la fourberie des Prêtres du Paganisme. Le Prophète DANIEL découvrit aisément celle des Prêtres de *Bel*. S'ils ont pû tromper ici, ils ont pû également tromper là. Il est vrai, qu'il y a des Imposteurs & des Joüeurs de Gobelets plus ou moins adroits & subtils; mais si le Diable avoit quelque part à l'inspiration & au manège des Prêtres, je demanderai pourquoi il étoit si prodigue de ses dons aux uns, & qu'il en étoit si avare aux autres, qui par leur ignorance & leur grossièreté, décréditoient le métier? Il me semble que ces espèces de

Filoux devoient jouir des mêmes prérogatives. En un mot, si l'influence des Démons sur les Prêtres Païens étoit réelle, je demande pourquoi l'intelligence de l'avenir leur fut elle refusée successivement, & pourquoi s'est elle entièrement perdue & dissipée? Dirait-on, come PLUTARQUE, que les Génies supérieurs qui inspiroient la *Pythie* & les autres Oracles, sont devenus muets & sourds aux demandes & aux prières des Humains, parce qu'ils se sont rendus indignes de leurs faveurs; que d'ailleurs ces Génies sont peut-être sujets à la vieillesse & à la mort, & que les exhalaisons dont ils se servoient pour inspirer leurs Prêtres, se sont dissipées & épuisées peu à peu, come une Mine qui diminue & qui s'appauvrit, à mesure qu'elle enrichit ceux qui l'ouvrent & qui la travaillent †? On voit par ce raisonnement, à quelles absurdités on est réduit, lorsqu'on veut absolument étayer & soutenir un vieux Edifice, qui menace ruine de tous côtés & qui s'écroule par son propre poids. Laissons aux Poètes le plaisir de faire parler les Oracles à leur gré; laissons au TASSE & à MILTON la licence

† L'Empereur MARC-AURELLE donne une juste idée de ces prétendus Genies, lorsqu'il dit: *Celui là vit avec les Dieux, qui fait ce que veut le Génie que JUPITER a donné à chacun pour le conduire & qui est come la Raison & l'Entendement d'un chacun*

d'armer l'Enfer contre le Ciel : Ces sortes de Fictions peuvent embéler un Poème, mais elles défigurent certainement la Vérité.

Croïés moi, *Monsieur*, coupons toutes les têtes de l'Hydre & ne laissons aucun rejetton à ce Monstre formidable. Dieu seul est digne de nos Homages ; lui seul mérite d'être craint, respecté & adoré :

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte.

Mais, dirés vous, il y a des choses dans le Vieux & le Nouveau Testament qui nous arètent, & qu'on ne peut révoquer en doute. Je respecte autant que vous l'Écriture Sainte. Je fais qu'on y trouve des profondeurs impénétrables, & qu'il faut s'arêter sur le bord de l'Abime ; mais plutôt que de dire, come MONTAGNE, *C'est aux Chrétiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable. Elle est d'autant plus selon Raison, qu'elle est contre l'humaine Raison : Si elle étoit selon Raison, ce ne seroit plus Miracle ; je pense au contraire, que Dieu, qui est l'Auteur de nôtre Raison, ne nous l'a pas donnée pour ne point en faire usage & condanner ce qu'elle aprouve ; & je crois qu'on doit expliquer d'une façon alégorique, ce qui la bleferoit, si on le prenoit à la rigueur de la*

Lettre. Par exemple ce qui est dit dans le Livre de JOB , que le Diable se présenta devant le Trone de Dieu , pour lui demander la permission de tenter JOB & de l'affliger de diverses plaies , me paroît une espèce de Parabole & de Fiction. Peut on prendre encore à la Lettre ce qui est dit dans le Livre de SAM. que la Pythonisse d'*Hendor* ait eû l'autorité de faire descendre du Ciel le Prophète SAMÜEL pour répondre aux Demandes de SAÛL ? Mais pour prédire la défaite de ce Prince foible & infortuné , il n'étoit pas nécessaire de consulter & d'interroger le Ciel & les Enfers , il n'y avoit qu'à considérer son trouble, la terreur & la consternation répandüe dans son Armée à l'aspect de ses Enemis †.

N'en seroit il point des Ecrivains sacrés , lorsqu'ils parlent des Démons, come lorsqu'ils parlent des Phénomènes de la Nature ,

† Il n'est pas possible de déchirer le Voile redoutable qui nous cache l'avenir & de predire des Evénemens qui dépendent uniquement de la Volonté de Dieu ; mais il y a un autre avenir , qu'il est assez facile de prévoir, & qui est l'objet de la pénétration des Esprits intelligens & supérieurs ; c'est celui qui dépend des circonstances & du caractère des Hommes : C'est ainsi que SOCRATE , qui les conoissoit bien , & qui avoit beaucoup d'expérience , a pû prévoir & anoncer certaines choses : C'étoit là son Démon.

par exemple du cours du Soleil, qui, selon eux, tourne autour de la Terre, au lieu que la bone Phisique a démontré, que c'est la Terre, qui tourne autour du Soleil? Mais l'Écriture ne nous a pas été donnée pour nous rendre savans, mais pour nous rendre sages. Il y avoit une opinion parmi les *Juifs*, que le Regne du Messie devoit détruire l'Empire du Diable. J. C. a rempli cette Prédiction en terrassant l'Erreur & le Mensonge, & en mettant la Vérité sur le Trône; mais il n'a pas cru devoir ataquér des Préjugés vulgaires, qui n'influoient point sur les Mœurs, ni sur la Doctrine.

Ainsi en rejettant l'Hypothèse du pouvoir du Démon, on ne diminue point la gloire de nôtre Rédempteur; elle reste toute entière, & peut-être en paroitra-t-elle plus pure, plus parfaite & plus digne de lui †. Vous en convenés, *Monsieur*, & je vai citer vos propres paroles; vôtre témoignage est

† Come ceci est une espèce de Problème, la Foi du Fidèle est parfaitement à couvert, quelque parti qu'il prenne. On trahit quelquefois la Verité par timidité & sous prétexte de la défendre; c'est ainsi que M. de FONFENILLE, qui a soutenu que les Oracles anciens n'étoient point rendus par le Démon, ajoute qu'il est l'Auteur de la Magie. Quelle conséquence! Les meilleurs Esprits paient tribut au Préjugé vulgaire.

ici d'un grand poids : *Le Miracle seroit presque également grand ; soit que le Nom de J. C. ait fait sortir les mauvais Esprits des lieux dont ils s'étoient emparés , soit que , par la force victorieuse de la Lumière, il ait confondu l'Imposture intéressée des Prêtres du Paganisme, & désabusé des Peuples entiers de leur illusion.*

Si nous comparons les ruses & les fourberies des Dévins & des Prêtres Paiens, avec les Faits miraculeux operés par le Sauveur & par les Apôtres, on en sentira la différence. Les Prestiges des Prêtres étoient faits en secret & dans l'obscurité, par des Gens intéressés à les publier & à les faire valoir ; au lieu que les Miracles de J. C. & de ses Apôtres étoient faits en public, à la lumière du Soleil, & qu'ils ont scélé leur témoignage de leur Sang. Leur candeur & leur sincérité lui donent un nouveau poids. Le Témoinage des Persones sages, qui ont vû de leurs propres yeux ce qu'elles anoncent, qui n'ont pû être trompées & qui n'avoient aucun intérêt à tromper les autres, ne fauroit être suspect.

Les Gens éclairés & judicieux d'entre les Paiens pensoient sur les Oracles ce que les Catholiques sensés pensent eux mêmes sur quelques Prodiges operés par des Sains : Voici de quelle manière Mad. de SEVIGNE' parle, dans une de ses Lettres imprimées,

du prétendu Miracle qu'on attribue à St. MARCEAU & à Ste. GENEVIEVE, dont on fait la Chasse toutes les fois qu'on a besoin de pluie, pour arroser la Terre alterée & desséchée : „ Quoi, je ne vous ai point parlé de „ *St. Marceau*, en vous parlant de *Ste. Geneviève* ! Je ne fais pas où j'avois l'esprit. „ *St. Marceau* vint prendre *Ste. Geneviève* jusques chez elle, sans cela on ne l'eut pas fait aller. C'étoient les Orfèvres qui portoient la Chasse du Saint. Il y avoit pour deux Millions de Pierreries. C'étoit la plus belle chose du Monde. La Sainte aloit après, portée par ses Enfans nus piés, avec une dévotion extrême. Au sortir de *Nôtre Dame*, le bon Saint alla reconduire poliment la bone Sainte jusqu'à un endroit marqué, où ils se séparent toujours. Mais savez vous avec quelle violence ? Il faut dix Homes de plus pour les porter, à cause de l'effort qu'ils font pour se rejoindre, & si par hazard ils s'étoient aprochés, puissance humaine, ni force humaine ne les pouvoient séparer. Demandés aux meilleurs Bourgeois & au Peuple. Mais on les empêche, & ils font seulement l'un à l'autre une douce inclination, & puis chacun va chez soi. † A quoi pouvois-je penser de

† QUINTE CURCE dit, que JUIER AMMON étoit porté par 80. Prêtres dans une espèce de Gon-

„ ne vous point conter ces merveilles ? ”
 Peut on se moquer plus finement & plus agréablement des Préjugés populaires & des faux Prodiges ?

C'est dommage que *St. Marceau* & *Ste. Geneviève* n'eussent pas le pouvoir de sortir de leur petite prison pour se réunir , ainsi que l'APOLLON dont parle LUCIEN , qui étant porté sur les Epaules de ses Prêtres , s'avisa de les laisser là & de se promener par les airs.

L'ignorance & la crédulité de bien des Gens , dans un Siècle aussi éclairé que le nôtre , doivent bien nous faire pardonner aux Païens leur Superstion & leur aveugle entêtement. Il n'y a point d'opinions erronées , ni de préjugés , quelques absurdes qu'ils soient , qui n'aient eu de zélés Partisans. Lorsqu'on remonte à l'origine de l'Idolatrie , sur laquelle les Oracles étoient fondés , on voit qu'il n'y a point de Chimères ni de Monstres que l'Esprit humain ne puisse enfanter. Les Païens , qui batirent l'Antre & le Temple où se rendoient les Oracles , furent les premiers à a-

B 2

dorer

dole d'or , d'où pendoient des Coupes d'argent ; qu'il étoit suivi d'un grand nombre de Femmes & de Filles , qui chantoient des Himnes en Langue du Pais , & que ce Dieu , porté par ses Prêtres , les conduisoit , en leur marquant par quelques mouvemens , où il vouloit aller.

dorer l'Idole qu'ils avoient forgée de leurs propres mains , & ils ofrirent des Victimes innocentes aux Passions & aux Divinités criminelles auxquelles l'Ignorance & la Crainte dressèrent des Autels. A peine l'Home eut il été créé , qu'il oublia & ofensa son Créateur ; à peine Dieu eut il fait l'Home , que l'Home crut à son tour pouvoir faire un Dieu.

Il n'est pas étonnant que les Mortels , frappés d'abord de l'éclat & de la majesté du Soleil, lui aient adressé des vœux & des hommages come au Dieu suprême ; il échaufe la Terre & les Animaux ; il semble animer toute la Nature ; mais dans le Culte qu'on lui rendoit on ne se servoit point d'Images , & les Simulacres n'ont comencé , que lorsqu'on s'est abaissé à adorer des Homes , que leur Force, leurs Talens, leurs Bienfaits ou leurs Vertus rendoient vénérables : La Reconoissance changea peu à peu le Tombeau ou le Mausolée des Ancêtres en Temple ; les Vivans adressèrent leurs prières aux Morts , & une avide & criminelle curiosité les engagea à les interroger sur l'avenir & sur leur sort, come si leurs Aïeux , qui n'étoient plus que poudre & cendre , s'intéressoient à leur destinée & en pouvoient être instruits. Da là tant d'Oracles de tout genre , soutenus par l'avarice & l'Ambition des Prêtres, & cimentés par la fraude & le mensonge.



L E T T R E

A Mr. J. B. T. à l'occasion de la Critique de l'Apologie du Luxe.

J'adopte les pensées de l'inconnu qui vous a répliqué ; mais je me crois obligé de défavouer dans ce Journal l'amertume de sa critique. Je vous conois trop, *Monsieur* ; je vous ai assez fréquenté pour connoître le fond de vôtre Cœur, & si j'avois à juger d'un Home sur cent Paralogismes pour un Acte du Cœur, le mien n'hésiteroit pas un instant. Mais quoiqu'une volonté droite & pure justifie tout, l'Homme de Lettres qui compose doit se regarder come comptable de l'influence de ses Ecrits. J'ai écrit sur le Luxe : Vingt millionnaires, & cent qui voudroient l'être, ont méprisé mes Essais. Vous avés parlé, vous avez mis leur petite Ame à son aise. Quoi qu'on dise, quand la volonté est prévenue tout est reçu come un Oracle. Jugés de l'impression qu'a dû faire le Citoyen Apologiste du Luxe ? Vous m'avés

dit, que me voiant outré dans mes sentimens, vous avés pris le parti contraire pour faire éclater la vérité par ce choc d'Esprits. On se modifie réciproquement, & le Public y gagne. Croies, *Monsieur*, qu'il n'en est pas de ces Vérités Morales come des Vérités purement curieuses & litteraires : Quand le Cœur n'est pas ému, la Raison juge affés bien; mais *vice versâ*.

Me permettrés vous une petite repartie à quelques endroits de vôtre nouvelle Apologie. Je soutiens les droits de ma liberté; je défens ce que je crois le vrai, & je combats un Adversaire que j'estime.

Par qui les Princes seront ils mieux & plus delicatement loïés que par l'homme de Lettre? par l'Home de bien.

Je vois LOUIS XIV. encensé par BOILEAU, BOSSUET, & cent autres pareils Corrupteurs délicats; cela l'encourage si bien à mériter, come vous dites, leurs éloges, quil casse l'Édit de *Nantes*, laisse poignarder son Peuple par son Peuple, s'irrite contre RACINE qui trace un mémoire des ma'heurs de la *France*, disgracie & persécute FENELON come le tendre & vertueux Aûteur de *Télémaque*: S'il eut reçu les Eloges d'un Home de bien, come ceux de ses Poëtereaux, la *France*
eût

eût été heureuse, & la Postérité eut aplaudi. Ce ne sont pas les Eloges de ROUSSEAU qui consacrent les Vertus de STANISLAS; ce sont les Acclamations d'un Peuple d'heureux. Il y a plus, de Princes adorés come des Dieux qu'estimés come vertueux.

Il n'appartient qu'aux Gens de Lettres d'offrir de beaux Modèles & de beaux Exemples? Peut-être; mais à qui appartient il de les donner?

Que deviendrait la Société, si elle n'étoit composée que de Laboureurs, de Pêcheurs & de Bergers? Elle deviendrait douce & heureuse. Il n'y auroit plus de Sectes ni d'Hérésies, plus de Sacrés Couteaux, de Meurtres, d'Incendies; mais il n'y auroit point d'Académie pour conserver la Langue dans sa pureté: Il est vrai; je n'avois pas d'abord prévu l'objection. Ne croiés vous pas que le Christianisme eut fait plus de progrès, si le Sauveur du Monde eut pris des Faiseurs d'Idilles, ou des Algébristes pour ses Apôtres?

Les Orateurs, les Poetes excluent-ils les Laboureurs & les Artisans? Sans doute, puis qu'ils devoient l'être eux mêmes, & que l'un travaille pour fix, tandis que les cinq autres ornent leur Esprit.

Je m'aperçois que je méloigne de mon sujet, en tachant de vous suivre. Petite raillerie de l'Auteur, affés bien placée. Dans les Etats despotiques, il y a encor une Vertu, la Patience. Oui, la Vertu des laches & des esclaves. Que diriez vous donc de moi, qui ne demanderois que le tems d'affiler mon Poignard, & de voler a mon Tiran? ARISTOTE ne fait pas quelle Vertu peut convenir à un Esclave. Vous me dites qu'il ne peut y avoir d'égalité, parce qu'il faut des Gens qui comandent & qui conséquemment soient supérieurs: Je le fais, l'Egalité consiste, dit l'Esprit des Loix, à ne pouvoir faire que ce que les Loix veulent & à n'être point obligé de faire ce qu'elles ne demandent pas, mais la belle égalité n'est pas celle qui regne parmi nos Peuples policés, puis qu'il est manifestement contre la Loi de la Nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un Enfant commande à un Vieillard, qu'un Imbécile conduise un Homme sage, qu'une poignée de gens régorgent de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire. Je ne vous dis pas, que cette pensée est de ROUSSEAU. Si tous les Etres vivans ont droit aux mêmes Biens, il n'y a plus de propriété. Et vous trouvés cela un grand malheur. Mais on

autho-

authorise par là le vol & la faiméantise.
 Eh! Monsieur, ou voulés vous qu'on vole,
 quand tout est à tous.

Il y a eu des Gens de lettres vertueux.
 Je le crois; vous en augmentés le nombre.

CATON, CICERON, SOCRATE,
 ARISTIDE, étoient libres, quoiqu'ils fus-
 sent soumis aux Loix. Et c'est justement à
 cause de cela. Qu'est ce que la Liberté?
 la soumission à la Volonté générale.

Vous me cités Mr. R. qui dit que tous
 les Etres vivans (je pense qu'il entend tous
 les Homes) sont égaux par leur nature, &
 ont droit aux mêmes biens. A quoi bon me
 demander ensuite, si je crois un Polype, ou
 un Limaçon, qui sont des Etres vivans, égaux
 à Mrs. de VOLT AIRE, & ROUS-
 SEAU? Non sans doute; qu'en conclués-
 vous? Voici, dites vous encore, d'autres
 Maximes, dont Mr. R. n'a pas senti les
 dangereuses Conséquences: „ C'est la Société,
 „ qui porte les Homes à s'entre haïr: La
 „ Raison de chaque particulier lui dicte des
 „ choses directement contraires à celles que la
 „ Raison publique prêche au Corps de la So-
 „ ciété: Dans cet état des choses, les Ho-
 „ mes sont forcés de se carresser & de se dé-
 „ truire mutuellement. Ils naissent ennemis
 „ par devoir & fourbes par intérêt. „ Vous

ne faites là dessus aucunes remarques, parce que tout Lecteur sensé peut les faire fort aisément: Vous avés raison. Voici une de vos Pensées: *Pourquoi proscrire les Richesses, qui sont un moien si légitime de multiplier le nombre des heureux.* Je ne puis trouver de réponse: Le Lecteur sensé y suppléera. *Les Arts les plus utiles & les plus nécessaires sont récompensés à proportion de leur valeur.* Oui; c'est ainsi que le Collecteur des Tailles insulte par cent mille livres de rente au Laboureur qu'il extorsione: C'est ainsi qu'une page d'infames flateries rimées atire de *Monseigneur* une pension proportionnée à sa valeur: C'est ainsi que l'inutile chef d'œuvre d'un grand Peintre, d'un fameux Sculpteur, qui aura exprimé au parfait JUPITER en Cigne auprès de LEDA, ou LAÏS dans une situation lascive, fera subitement sa fortune, tandis que ce bon Ouvrier suant depuis un crépuscule à l'autre, aura peut-être le bonheur de ne pas mourir de faim avec sa Famille. C'est ainsi . . . mais à quoi bon multiplier de tristes exemples? ouvrés les yeux, & voïés. *Il me semble que les Richesses nous atachent davantage à notre Patrie:* Dites à nos Richesses, car le Riche n'est Citoyen que des lieux qui en-
viro-

vironent sa Cassette ; là où est son Trésor ,
 là son Cœur Sur ce principe , qu'attendrés
 vous de male & de vigoureux d'un Home
 qui n'aime sa Patrie , que relativement a
 son Cofre ? Ecoutez l'Esprit des Loix. Car-
 thage , qui faisoit la Guerre avec son opu-
 lence contre la pauvreté Romaine , avoit par
 cela même du désavantage : L'Or & l'Ar-
 gent s'épuisent , mais la Vertu , la Constance ,
 la Force & la Pauvreté ne s'épuisent jamais.

Carthage devenue riche plutôt que Rome ,
 avoit été aussi plutôt corrompue. Tandis qu'à
 Rome le mérite seul obtenoit les Emplois , à
 Carthage tout étoit vénal. Et puis , Mon-
 sieur , les Riches sont ils toute la Nation ?
 Qu'elle force resteroit-il à ces pauvres Ci-
 toiens , pour défendre une Patrie , qui
 n'auroit pour eux qu'un sens dérisoire ;
 car la Patrie est une Mère qui chérit éga-
 lement ses Enfans , leur assure à tous le
 nécessaire , & ne distingue que le mérite ;
 mais si deux ou trois de ses Enfans , te-
 nant le Poignard levé sur la Mère & sur
 leurs Frères , se donnent tout , engloutif-
 sent tout ? J'en rapelle à C E S A R beaucoup
 mieux informé.

Les Gens riches sont ordinairement affection-
 nés au Gouvernement qui les protège ; c'est
 à dire leurs Possessions , je le crois : En
 morale,

morale, le principe fait tout; comment les Riches aiment-ils leur Magistrat? Précisément come ils aiment les Etats étrangers où ils ont des Fonds & des Rentes. Voulez vous conoitre en un mot la condition du Riche & du Pauvre dans tout Pais? Lifés :

„ Un raport, qu'on ne compte jamais
 „ & qu'on devroit toujours compter le
 „ premier-dans la répartition des Taxes,
 „ est celui des utilités que chacun retire
 „ de la Confédération Sociale, qui protège
 „ fortement les immenses Possessions du
 „ Riche, & laisse à peine un misérable
 „ jouir de la chaumière qu'il a construite
 „ de ses mains. Tous les avantages de
 „ la Société ne sont-ils pas pour les Puif-
 „ sans & pour les Riches? Tous les Em-
 „ plois lucratifs ne sont-ils pas remplis par
 „ eux seuls? Toutes les graces, toutes
 „ les exemptions ne leur sont elles pas ré-
 „ servées? Et l'Autorité publique n'est
 „ elle pas toute en leur faveur? Qu'un
 „ Home de considération vole ses Créan-
 „ ciers, ou fasse d'autres friponeries, n'est-
 „ il pas toujours sûr de l'impunité? Les
 „ coups de baton qu'il distribue, les vio-
 „ lences qu'il comet, les meurtres mêmes
 „ & les assassinats dont il se rend coupa-
 „ ble,

„ ble, ne font-ce pas des affaires qu'on
 „ assoupit, & dont au bout de six mois
 „ il n'est plus question ? Que ce même
 „ Home soit volé; toute la Police est aussi-
 „ tôt en mouvement, & malheur aux
 „ innocens qu'il soupçonne. Passe-t il dans
 „ un lieu dangereux ? Voilà les Escortes
 „ en campagne. L'Essieu de sa Chaise
 „ vient-il à se rompre ? Tout vole à son
 „ secours. Fait on du bruit à sa Porte ?
 „ Il dit un mot & tout se tait. La foule
 „ l'incomode t-elle ? Il fait un signe, &
 „ tout se range : Un Charretier se trou-
 „ ve-t-il sur son passage, ses gens sont
 „ prêts à l'assommer; & cinquante honê-
 „ tes Piétons alant à leurs Affaires seroient
 „ plutôt écrasés, qu'un Faquin oisif retardé
 „ dans son Equipage. Tous ces égards
 „ ne lui coutent pas un sou; ils sont le
 „ droit de l'Home riche, & non le prix
 „ de l'Home riche. Que le tableau du
 „ Pauvre est différent ! Plus l'Humanité lui
 „ doit, plus la Société lui refuse. Tou-
 „ tes les Portes lui sont fermées, même
 „ quand il a le droit de les faire ouvrir;
 „ & si quelquefois il obtient justice, c'est
 „ avec plus de peine qu'un autre n'obtien-
 „ droit grace. S'il y a des Corvées à
 „ faire, une Milice à tirer, c'est à lui
 „ „ qu'on

„ qu'on done la préférence; il porte tou-
 „ jours, outre sa charge, celle dont son
 „ Voisin plus riche a le crédit de se faire
 „ exemter: Au moindre accident qui lui
 „ arrive, chacun s'éloigne de lui: Si sa
 „ pauvre Charrette renverse, loin d'être
 „ aidé par personne, je le tiens heureux,
 „ s'il évite en passant les avanies des Gens
 „ lestes d'un jeune Duc: En un mot,
 „ toute assistance gratuite le fuit au besoin,
 „ précisément parce qu'il n'a pas de quoi
 „ la paier; mais je le tiens pour Home
 „ perdu, s'il a le malheur d'avoir l'Ame
 „ honête, une Fille aimable, & un puis-
 „ sant Voisin. „

*Pour le bien des Pauvres, je voudrois
 pouvoir augmenter le nombre des BONS Ri-
 ches, qui sont leurs Bienfaiteurs. Ce sou-
 hait est digne de vous: Mais quand le
 Riche auroit observé tous les points de la
 Loi, quand il seroit même devenu com-
 patissant, tiendrait-il encore à la Question
 du Docteur des Chrétiens? Pourroit-il
 abandonner son cher Argent pour suivre le
 Pauvre & la Vertu?*

*Il y a, dites vous, des Riches tendres
 & genereux: Oui, Monsieur, & peut être
 plus à Genève que par tout ailleurs.*

*O Généreux Tr..... Puissans &
 bienfaisans Millionnaires! Puissent vos Ver-*

tus se répandre & gagner tous ceux qui ne vous ressemblent encore que par les Facultés! Pardonés un enthousiasme indiscret: Les Equipages somptueux, les B. sont les foiblesses du Riche, bien rachetées sans doute par ces sources de largesses & de charités, que vous faites couler, avec ce silence majestueux, si digne de vous, dans toutes ces Maisons dont je publie ici la reconnoissance.

En poussant trop loin les privilèges de l'Égalité & de la Liberté (dit l'Apologiste du Luxe) on les détruit, & l'on tombe ou dans la licence, ou sous une honteuse Tyrannie. Tout cela est très vrai. J'ajouterai: En ridiculisant trop les privilèges de l'Égalité & de la Liberté, on tombe nécessairement dans l'Esclavage & l'avilissement.

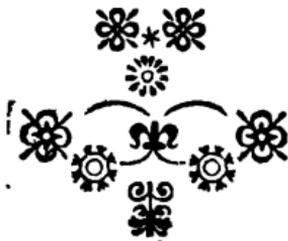
Est-ce encore être bien compatissant, que de condamner à être pendu le premier qui fit des Sabots. Que ces Sabots reviennent souvent! Imaginer pour ses pieds des Sabots n'est par un crime dans un Individu; mais si tous les Homes s'en peuvent passer, à quoi bon ce nouveau besoin? Pourquoi ouvrir nôtre Ame à des desirs inconnus & qui, foibles dans leur racine, deviennent terribles dans leurs conséquences? Vous n'envisagés jamais

SEAU dans son point de vûe, suivant la gradation de nos nouveaux besoins & de nos misères, remontant à leur origine, & déplorant avec amertume l'époque où, par une invention minutieuse, on sortit nôtre Ame de cette tranquille inaction, qui ne lui donoit pas plus de desirs que de conoissances, pour lui présenter un nouvel ordre de choses, où desormais les calamités marchant à la suite des illusions, conduiroient les Homes d'abimes en abimes & de ténèbres en ténèbres.

Voilà ce que le Cœur plus que l'Esprit m'a dicté: C'est lui qui parle encore, quand je vous présente, *Monsieur*, mes sentimens d'estime & de consideration.

Je suis &c.

GENEVE.



AUX

AUX JOURNALISTES

*Sur la Réponse à l'Apologie du Luxe, insérée
le Mois dernier.*

NOUS venons de lire dans votre Journal du Mois de Juin, l'Auteur de l'Apologie du Luxe & moi, la Réponse qu'on vient de lui faire, si l'on peut nommer Réponse un Ecrit où l'on ne replique à aucun de ses raisonnemens & où l'on faisoit mal sa pensée, quoiqu'il l'ait exposée avec beaucoup de précision & de clarté. Il s'agissoit de savoir, si le Luxe est également pernicieux à toutes sortes de Personnes & à tous les Etats, aux Monarchiques come aux Républicains; s'il est la seule & unique cause de la décadence des Familles & des Etats les plus puissans; ce que l'on a prouvé n'être fondé ni sur l'expérience, ni sur l'Histoire. On a démontré, ce me. semble, que la ruine des Familles est plus souvent causée par la faiblesse, la prodigalité, la mauvaise conduite & la débauche, que par le Luxe; c'est dans cette occasion que l'Auteur a dit très sagement, ce qu'on affecte de relever
C
sans

sans raison, *Tant pis pour ceux qui se ruinent.* Tant pis encore pour eux, s'ils font des dépenses au dessus de leurs forces & s'ils donent dans un Luxe excessif & condannable ; car l'Auteur n'a jamais prétendu justifier les abus du Luxe ; il la considéré, non en Moraliste, qui a droit d'en dire beaucoup de mal, mais en Politique, qui fait le tourner au bien de la Société, à laquelle il est utile, quand on le fait servir à l'usage & au profit des Arts & des Manufactures. On ne doit jamais confondre les abus qu'on peut faire d'une chose avec un usage modéré & innocent.

A l'égard des Etats, ce qui a produit & précipité leur décadence & leur chute, ce n'est point le Luxe, mais la mauvaise Politique des Souverains, leurs Fautes, leur Ambition, leur Tirannie, ou l'Esprit inquiet & séditieux des Sujets ; la Licence des Peuples ; un Déluge de Barbares, qui come un Torrent furieux & débordé, inondoient tout à coup un Pais, en faisoient périr les Habitans & ne laissoient après eux que de vastes ruines. Enfin la chute des Empires est la suite & l'effet des Décrets de la Providence, qui a fixé leur durée, qui a voulu qu'ils se succédassent les uns aux autres, & qui enchaîne & règle tous les

Evéne-

Evénemens. Il n'y a qu'à ouvrir les Annales de l'Histoire, pour se convaincre de ces Vérités : On verra que Rome n'a jamais été plus florissante que sous le Règne d'AUGUSTE, qui étoit le Règne des Sciences, des Beaux Arts & du Luxe. Il en est de même d'Athènes; l'époque de sa plus grande prospérité fut le Règne de PERICLES, qui orna la Ville d'Athènes de Statues de Marbre, de Palais & d'un magnifique Théâtre, & qui protégea les Muses & tous les Beaux Arts. Au contraire, les tems d'ignorance ont été des Siècles de misère & d'un honteux esclavage. GUILLAUME Ier. le Conquérant de l'Angleterre, gouvernoit ses Sujets avec un Sceptre de fer; il s'étoit rendu Maître de tous leurs Biens & les Anglois n'osoient pas même prononcer le Nom cher & précieux de Liberté. Dans quelle triste & affreuse situation n'étoit pas la Suisse, sous le Gouvernement dur & arbitraire des Ducs d'Autriche ! Que l'on compare cet état avec celui où elle est aujourd'hui, éclairée de la lumière des Sciences & soutenue par la Liberté, & l'on en verra la différence : C'est un Jour pur & serein, qui a succédé à d'épaisses Ténèbres. C'est ce que l'Auteur de l'Apologie du Luxe a fait voir dans

une Replique, qui est dans votre Journal de Juin page 651.

A l'égard de Genève, notre Patrie, je le demande, dans quel état étoit-elle avant la Réformation? Il s'y trouvoit, j'en conviens, des Citoyens pauvres, mais pleins de valeur & de courage; mais que pouvoit leur valeur contre des Factions acharnées les unes contre les autres, & qui déchiroient successivement la Ville partagée en diverses Juridictions, qui chacune vouloit dominer & s'aroger une Autorité tirannique? Notre pauvre petite Nacelle étoit sans cesse balotée par des Vents contraires: Une poignée de Citoyens presque désarmés, & n'ayant pour toute défense que des Droits, dont on leur disputoit sans cesse l'exercice, que pouvoient ils contre l'Usurpation d'un Prince voisin, qui sacrifia à sa cruelle Ambition les plus zélés d'entr'eux, & qui auroit bientôt après immolé le reste, si la Providence & nos Alliés n'eussent sauvé ces Victimes infortunées?

Dans ces tems malheureux, le Luxe n'étoit certainement pas connu & je remercie tous les jours Dieu de m'avoir fait naître dans un Siècle tel que celui-ci, où à l'ombre d'un sage Gouvernement, je
jouis

jouis d'une douce paix, qui me permet de cultiver les Arts & les Sciences, & d'une précieuse liberté, qui n'est plus menacée ni altérée, soit au dedans, soit au dehors, par d'affreux orages.

Je prie nôtre Censeur d'avouer la vérité & de convenir que ce qui l'a mis de mauvaise humeur contre l'Apologiste du Luxe, & que ce qui l'a engagé d'entrer en second dans une dispute, où il n'étoit point intéressé, c'est ce qu'on a dit avec franchise sur son Oracle Mr. R. dont il parle avec extase & une forte d'entouffiasme (*). Il seroit bien surpris si je lui disois que mon Ami a usé de beaucoup de retenue à son égard, & qu'en le louant sincérement sur ses Talens, sur son Esprit & sur son austère Probité, il n'a pas voulu relever tous les défauts qu'il a remarqué dans ses Ouvrages. Par exemple, il garde le silence sur ce que dit Mr. R. que *s'il étoit le*

C 3

Mai-

(*) Je ne fais si c'est rendre service à une Personne que d'enfler la Voix lorsqu'on la loue, de la célébrer avec pompe & d'exagerer ses éloges : Il est rare qu'elle puisse donner ce que l'on promet & qu'elle ne paroisse pas au dessous de Péloge & de l'étalage de sa réputation. Lorsqu'on la voit de près ou qu'on lit ses Ouvrages, on s'écrie souvent *n'est-ce que cela?*

Maitre en Amérique, il feroit pendre tous les Europeens qui auroient la hardiesse d'y entrer, crainte qu'ils n'y portassent le goût du Luxe & des Arts. Pour sentir combien une telle Sentence est injuste & barbare, il n'y a qu'à réfléchir sur les divers motifs, qui engagent les Voyageurs à faire le voyage de l'*Amérique* au travers de mille peines & de mille dangers. Les uns y vont par une curiosité louable, pour s'instruire des Mœurs, des Usages des Nations sauvages, ou, comé Philosophes Naturalistes, pour chercher si dans un Pais nouvellement découvert, ils pouroient y trouver des choses utiles, qui manquent à nôtre *Europe* (*). Les autres y vont, non pour fouiller dans les Mines d'or & d'argent, mais pour comuniquer aux *Americains* des richesses plus précieuses & plus nécessaires, les Trésors de l'Évangile. Des intentions si nobles, si droites & si pures, méritent elles une mort honteuse; & mon Ami a-t-il tort lorsqu'il avande que Mr. R. done quel-

(*) C'est ainsi que d'habiles & célèbres Phisiciens *François* ont été par ordre du Roi jusques dans l'*Amerique*, pour mesurer la Terre. Il n'y a point pour le Philosophe de plus beau jour que celui où il apprend ou enseigne quelque Verité utile.

quelquefois dans l'Hiperbole & qu'il peut égarer ceux qui le croient infallible & qui s'abandonnent aveuglément à sa conduite ?

Son zélé Disciple (qui a choisi le *Journal Helvétique* pour entrer en lice & rompre une Lance contre une Personne qu'il ne conoit point, qui ne lui a fait aucun mal & qui ne lui adressoit pas même la parole) en imitant son Maître a copié jusqu'à ses défauts. J'ai trouvé dans sa Critique peu de raisonemens & beaucoup d'exagerations : Son Stile est aussi embarrassé que ses Pensées. Au milieu de ce sombre Cahos, je découvre à peine une foible Lumière, bien loin d'y apercevoir l'empreinte du beau & du grand, & je ne comprends pas comment il peut se flater que sa réfutation fera sortir la Vérité triomphante : Certes c'est chanter le triomphe avant-la Victoire. Et qu'on ne croie pas que j'en impose; je vais citer ses propres paroles; on verra si elles sont bien propres à tourner le Luxe en ridicule ou à l'abatre: Je me bornerai à faire quelques réflexions très courtes sur ses expressions & sur ses idées.

L'Homme devient Femme; la Femme à peu près Machine : Voilà le Beau-Sexe bien avili & bien dégradé d'un seul trait. *Quand on*

n'a pas la vie bonne, il ne faut pas entreprendre de mener les autres : Leçon judicieuse dont il seroit à désirer que le Critique lui même eût profité. Il est certain qu'il n'a considéré le Luxe que par ses mauvais côtés, sans faire attention à ce qu'il peut avoir d'avantageux & d'utile.

L'Homme, ajoute-t-il, est le Fils d'un Dieu qui l'a placé sur la Terre, pour y faire l'apprentissage des Vertus & mériter l'immortalité. Ce Morceau seroit excellent dans un Sermon, mais la Conséquence qu'on tire de ce Principe sublime n'est pas bonne en Logique. Quoi ! Parceque Dieu nous a placé sur cette Terre, il faut fouler aux piés ses Trésors & refuser de faire aucun usage de ses Dons ? Parcequ'il nous destine à l'Immortalité, il faut rendre cette vie amère & misérable en s'abstenant des commodités les plus légitimes & les plus innocentes ? Parceque Dieu veut que nous embellissions notre Ame, il faut n'avoir aucun soin de son Corps ni de sa santé ? N'est ce pas orner son Ame, que de l'enrichir de Connoissances, de perfectionner ses Talens & d'exercer les Arts que le Créateur a fait naître pour nos besoins ? Quand on est en garde contre la déclamation, on voit que la bonne Philosophie est bien d'accord

cord avec la saine Théologie & que l'une ne nous permet rien que l'autre puisse & doive défendre. Mais suivons le Censeur, même jusques dans ses écarts.

L'Esclavage, dit-il, est la première & la plus cruelle des insultes que le Luxe ait faites à l'Humanité. Tous les Peuples luxurieux ont été généralement Esclaves. La Servitude, n'en déplaît au Critique, n'est pas toujours née du Luxe; elle est presque aussi ancienne que le Monde & son origine a précédé de beaucoup la naissance du Luxe. A peine l'Homme fut-il créé, qu'il se fit des Maîtres, soit qu'il sentit sa foiblesse & ses besoins, soit qu'il rendit hommage à des Talens supérieurs, soit qu'il fut contraint de plier sous le poids de la force & de la violence. Le Censeur me permettra donc de douter, que tous les Peuples *luxurieux*, come il les nomme, sans exception, aient été Esclaves. Les *Athéniens* conoissoient le Luxe du tems de SOPHOCLE & de DEMOSTHÈNES & n'étoient point Esclaves: Les *Romains* le conoissoient aussi du tems de SCIPION & de TERENCE & n'étoient point dans la Servitude. On a fait voir au contraire que la Grèce a été déchirée jusques dans ses entrailles & opprimée successivement par de petits Tirans, longtems avant que le Luxe y eut pénétré.

Les Romains furent Esclaves de plusieurs Rois , avant que le Luxe eut amoli & énérvé leur courage, & l'on a montré ci devant que les Anglois ou les Bretons, les Suisses & les Genevois ont été sous le joug dans des Siècles où ils étoient dans l'impuissance de conoitre & d'aimer le Luxe.

Le Censeur me permettra de faire ici une petite remarque sur le mot de *luxurieux* qu'il emploie souvent pour dire des Homes ou des Peuples qui donent dans le Luxe. Il se trompe sur la signification de ce mot & n'en comprend pas le sens. Le mot *luxurieux* ne signifie point une Personne ou une Nation qui done dans le Luxe , mais il se dit pour une Personne qui done dans les plaisirs de l'Amour (*). Je viens à présent à quelque chose de plus important.

Le Critique relève fortement mon Ami, parcequ'il a dit , que la Comédie peut servir

(*) Nôtre Critique, qui se vante de découvrir la Vérité sans nuages , en laisse bien dans ses expressions : Que signifie, *cède à son énergie?* Cette Phrase est bien louche; elle est dumoins nouvelle pour moi : J'ai cependant étudié les bons Auteurs. L'Home, dit-il encore, doit porter au dernier raffinement les cinq Sens que Dieu lui a donés. Quel Stile ?

vir à nous corriger de certains défauts & que la Tragédie ouvre notre Cœur à la compassion. S'il eut fréquenté le Théâtre où lû nos bones Comédies & Tragédies, ce qu'il feroit bien de faire, car il a beſoin de ſacrifier aux Muſes & aux Graces, il verroit que rien n'eſt plus vrai que cette propoſition. On me permettra de remarquer à ce ſujet, que les Cenſeurs du Théâtre tombent dans le cercle le plus vicieux & qu'ils raifonnent preſque continuellement ſur une pétition de Principes, en ſuppoſant ce qui eſt en queſtion. Ils diſent *la Comédie corrompt les Mœurs, donc elle eſt blamable & nuisible*; mauvaſe Concluſion; il faloit prouver auparavant, que la Comédie corrompt en éfet les Mœurs; ce qu'on ne peut démonſtrer, du moins des bones Comédies, telles qu'on les joit aujourd'hui, où les bienſéances ſont obſervées & reſpectées. J'aimerois autant dire *la Comédie eſt dangereuſe parcequ'elle eſt nuisible.* Nôtre Critique va plus loin: Il cenſure aigrement mon Ami, pour avoir dit en riant, que *ceux qui ont été à l'Opéra comique ont vû les Richèſſes du Luxe étalées dans tout leur éclat.* Il n'en a pas été tèmoin, car je fais qu'il n'eſt point allé à ce Spectacle, qui lui a paru
affés

affés futile & méprisable : Il a parlé d'après les Spectateurs, qui levoient les Epaules en écoutant les boufoneries grossières des Farceurs. Mon Ami a donc voulu faire sentir finement, & par une espèce d'ironie, qu'il étoit surprenant qu'on eut ouvert l'entrée de la Ville à des Baladins & à des Chanteurs & qu'on la fermât à de bons Acteurs, qui se feroient fait un devoir de se conformer à de sages Règlements.

Le Censeur voudroit, que l'Argent qu'on a consumé à ces Spectacles eut été employé à faire des heureux & des *braves*. La pensée est bonne, mais en faisant le bonheur des autres, il n'est pas défendu de penser au nôtre & un Spectacle innocent peut y contribuer. A l'égard des *braves*, dont parle le Critique, je ne fais ce qu'il veut dire par ce mot; mais dans un certain sens, nous n'avons que trop de *braves* dans notre Ville.

Le Censeur, qui se pique de raisonner juste, n'est pas toujours fort exact dans ses raisonnemens. Par exemple il insiste sur la nécessité des *promenades innocentes*, des *exercices amusans & fortifiants*; on en conviendra; mais cela n'exclut point un Jeu modéré & un Spectacle innocent & légitime. Il faut, dit-il, employer son superflu à

à soutenir les malheureux ; à la bone heure, mais faut-il pour cela se priver de son nécessaire ou des comodités de la vie ? Un Palais , un Equipage , une bone Table &c. empêchent ils que les Riches ne puissent soulager les Pauvres & ne les soulagent-ils pas en éfet , en leur fournissant les moiens de gagner leur vie ?

O ! dit-il , *si ma Patrie continuant à cultiver les Arts s'abstenoit d'en faire usage elle même !* Je ne conçois pas trop bien comment on peut cultiver & exercer les Arts , en s'abstenant d'en faire usage soi même : Je laisse au Censeur à résoudre ce Problème ; mais je lui fais bon gré de laisser aux Gens de Lettres le soin *d'inspirer de grands sentimens en réveillant ceux de l'humanité & de la tendresse.* Il croit donc les Gens de Lettres capables de grands sentimens & il a raison ; plus on a à l'Ame éclairée , plus on sent le prix de la Vertu & la nécessité d'être humain & sensible aux maux du Prochain. Un Home de Lettre , un honête Home , préférera toujours la douceur du sentiment & celle de faire du bien à la plus belle pensée & à l'expression la plus sublime. Cet endroit me donne bone opinion du Cœur du Critique & me fait glisser légèrement sur les fautes de son Esprit. Ainsi

Ainsi je ne m'arêterai point à relever son défaut de méthode; certainement il n'y en a aucune dans son Ecrit, quoiqu'il reproche à mon Ami de manquer d'ordre dans une Lettre, où l'ordre le plus naturel est celui des Pensées, telles qu'elles se présentent à l'Ecrivain: Une Lettre doit être l'Image de la Conversation; il ne faut rien qui sente l'art & le travail. Dans un Discours assés long & qui roule sur un sujet important & difficile, il est bon de soulager & de fixer l'attention de l'Auditeur, en indiquant l'ordre du Discours: Par là, il nous suit pour ainsi dire pas à pas, & trouve à se reposer; mais lorsqu'on traite une matière qui n'est point compliquée & abstraite, & que le trajet est court, en sorte que le Lecteur ou l'Auditeur voit aisément le terme & le but, ce seroit marquer trop de défiance de sa conception & il y auroit même une sorte de pédanterie de le fatiguer par une méthode & des divisions scholastiques & inutiles. Je prie le Lecteur de me pardonner cette petite digression, mais on a quelquefois reproché à mon Ami le défaut d'ordre & il convient de le justifier (*). En

(*) On pouroit pousser plus loin ces réflexions: Par exemple, si j'étois Prédicateur & que je traitasse

En me chargeant du soin de répondre au Censeur, je me suis chargé du soin de défendre mon Ami. Ceux qui le conoissent particulièrement savent, qu'il n'a jamais donné dans le Luxe & que la simplicité de son extérieur répond à la candeur de son Ame. Quoiqu'il ne manque pas de pénétration, il n'a pas cette espèce de finesse, qui sert à faire valoir l'apparence au défaut de la réalité & qui en impose au Public.

Mon dessein étoit d'abord de terminer ici cette Réponse, persuadé que lorsqu'on a raison, il n'est pas nécessaire de prouver que ceux qui pensent autrement ont tort, mais come il se trouve dans la Critique à laquelle je replique de certaines ironies peu fines & délicates, qui pouroient faire quelque impression, je crois devoir dire encore un mot.

Il me paroît que dans une dispute littéraire, il suffit d'ataquer le fond des choses & de relever modestement ce qu'on croit défectueux, sans combattre personnellement

l'Au-

tasse certains Textes, come celui-ci, *la Piété a les Promesses de la Vie présente & de celle qui est à venir*, je n'anoncerois point d'autre Division que celle qui est indiquée dans le Texte même.

l'Auteur, qui peut être fort estimable, lors même qu'il se trompe, car Personne n'est infallible (*). Les bienséances doivent être une règle inviolable pour un honnête Home; mais peut-être le Censeur les regarde-t-il come une espèce de Luxe, dont il est permis de se dispenser. Peut-être aussi a-t-il cru devoir égayer la sécheresse de ses Pensées par de misérables railleries, qui ne tombent sur Personne. Lorsqu'on manque de bones raisons, il faut bien les remplacer par des Sophismes ou par quelque'autre chose.

Il est certain que mon Ami n'a dit sur la matière du Luxe, que ce que pensent les Personnes les plus éclairées & les plus raisonnables & que ce qu'il pense lui même; ainsi rien ne l'engage à désavouer & à rétracter ce qu'il a écrit, come l'y invite nôtre Critique, qui penseroit come lui, s'il avoit mieux réfléchi sur ce sujet ou s'il
 avoit

(*) Par exemple dans le même Journal où se trouve cette Critique, dont on a lieu de se plaindre, se trouve une Critique très modérée contre le fameux Mr. ELLER, qui veut justifier l'usage du Cuivre. On trouve qu'il est fort dangereux dans la Cuisine & très suspect en Médecine; mais il n'y a absolument rien de personnel; une telle Critique est utile & très pénétrante.

avoit plus d'expérience & d'usage du monde & s'il ne se fut pas borné à ne lire & à n'admirer que les Ouvrages de M. R. qui peut-être n'a lui même doné ses Hypothèses hardies & ingénieuses que come des Romains Philosophiques. Ses Elèves & ses Comentateurs lui prêtent souvent, ainsi qu'on l'a fait à HOMÈRE, leurs imaginations & leurs propres pensées, en sorte que Mr. R. pouroit dire en souriant, come **SOSIE**

Diable où prend mon Esprit toutes ces gentilleses ?

Dans la retraite, où vit mon Ami, il a le loisir de méditer & de considerer les objets sous diverses faces. Par là il les voit mieux, plus parfaitement, & son jugement est plus libre & plus impartial. Il peut mieux secouer le joug de l'opinion & des préjugés; il ne dépend que de la Vertu & de la Vérité; il ne cherche & n'aime qu'elle; mais la Solitude où il se plaît ne lui done aucun éloignement pour le Monde; il tache de se conformer aux Usages reçus & même aux Mœurs des Homes, lorsqu'elles ne sont pas mauvaises: Et come il reçoit

de tout caractère & de tout âge, cette variété l'amuse & l'éclaire. Ceux d'un âge avancé l'instruisent; les jeunes Gens même, sages & éclairés, peuvent lui apprendre ce qu'il ignore. Lorsqu'ils l'écoutent & qu'ils font attention à ce qu'il dit, il peut aussi leur donner de bons Conseils dont il ne tient qu'à eux de profiter, mais il évite le ton imposant, grave & pédantesque, qui ennue & persuade peu. En s'apaisant sur une matière, il est rare qu'on l'éclaircisse ou qu'on daigne vous entendre. Si le Censeur eut pris la peine d'aller voir mon Ami & de lui communiquer ses pensées & son Ecrit, il lui auroit sans doute conseillé de réfléchir plus murement, avant que de le donner au Public; d'y mettre plus de solidité & de justesse & moins de déclamation & d'hyperboles. Il lui auroit rappelé ce Vers d'un grand Maître.

Avant donc que d'écrire apprenés à penser.

Il lui auroit peut-être encore conseillé de fréquenter des *braves*, comme il les appelle, qui joignent la politesse aux connoissances & à la probité. Peut-être, que s'il n'eut pas été content de son Esprit, il l'auroit du moins été de ses sentimens & qu'il auroit

auroit vû que Mr. R. ne porte pas *seul* toute l'Humanité dans son Cœur.

A l'égard de l'Avis, que lui done je ne fais pourquoi nôtre Critique, de résister à la démangeaison d'écrire & de composer, je crains bien que l'âge ne lui done le même conseil & j'en suis bien taché pour les Persones de goût, qui aprouvent ses Ouvrages, dont plusieurs ont été réimprimés sans sa participation en divers Journaux étrangers. On peut dire qu'ils font honneur à ses Talens & à sa Probité & peut-etre à sa Patrie. Il n'y a point, pour un Home de Lettres, de plaisir plus innocent & plus légitime que celui de réfléchir, de lire & de composer. On ne peut guères employer le tems plus agréablement ni plus utilement. Lorsqu'on a de l'Esprit ou des Connoissances, il est naturel d'en faire usage & s'il est permis de penser, il est bien permis d'écrire : Par là, on exerce son génie & celui d'autrui. Il est bien permis aussi au Lecteur de cesser de lire, si l'Écrit l'ennuie :

Tout Censeur à son gré, sans craindre le holà,
 Peut aller au Parterre ataquér ARTILA;
 Et si le Roi des Huns lui déchire l'oreille,
 Traiter de *Visigots* tous les Vers de CORNEILLE.

BOILEAU.

Mais on peut bien aussi ne pas en croire le Censeur sur sa parole; les goûts sont si différens, que ce qui est critiqué des uns est précisément loué par d'autres: Prétendre réunir tous les Suffrages, c'est chercher la Pierre Philosophale.

Je suis &c.

GENEVE.



REFLEXIONS SUR L'AMOUR.

TOUT le monde déclame contre l'Amour, & presque chacun encense ses Autels: On est même obligé de reconnoître que la Société ne subsiste que par son moïen, & que c'est de sa main que nous cueillons nos plus doux plaisirs. Voilà un contraste qui prouve bien la bifarrerie des Homes; mais d'où vient ce contraste étonnant? De ce qu'on abuse de l'Amour. Come on n'aime pas, pour l'ordinaire, avec les qualités requises, on est exposé nécessairement à ses écueils; alors on n'est plus en état d'en porter un bon jugement; on ne l'envisage que par les peines, les revers, les amer-

amertumes qu'il a fait effluier; on ne considère pas qu'on eut été heureux, si on n'en avoit pas abusé.

L'Amour ne peut être envisagé que comme un bien, si on le considère relativement à son Auteur: Nous tenons cette inclination de celui qui a formé nôtre Cœur, de Dieu même. En nous revêtant de cette noble partie, il l'a fait principalement pour devenir le Siège du Sentiment, pour aimer, & tout est si bien dirigé en nous & hors de nous pour cet éfet, qu'il faudroit être aveugle pour ne pas apercevoir son intention. Or, seroit il possible que Dieu nous eut inspiré cette passion, souvent invincible, qu'il eût formé ces ressorts si admirables pour la développer, qu'il eut voulu que ce fut par l'atrait des charmes irrésistibles de l'Amour, que le Genre-humain se perpétuat, qu'il s'aquit des créatures, si cet Amour devoit rendre malheureux ceux qu'il entraîne, ceux qui ne font que d'obéir à la Nature dont Dieu est l'Auteur, & dès là fécondent ses vûes, ou pour mieux dire exécutent ses ordres? Ne seroit-il pas plus naturel d'inferer de là que l'Amour est un bien précieux, qui au lieu de rendre l'Homme malheureux doit contribuer à son bonheur?

L'Amour est le lien le plus ferme de la Société; il est le principe de tous ses charmes. Qu'on considère un moment, quel seroit l'état de la Société, si on bannissoit l'amour de son centre; quel désagrément, quel ennui, quelle tristesse ne se répandroit pas sur la face de l'Univers! Je plaindrois surtout ce sexe, qui fait nôtre admiration, & qui tient le nôtre dans ses chaînes: Destiné à l'Amour, occupé à nous plaire, de quel œil le verrions nous alors? Tout son mérite, que nous vénérons jusques à l'adoration, s'évanouiroit à l'instant; & la plus belle *Venus*, qui auparavant auroit brisé un Cœur de bronze, ne retireroit pour prix de ses charmes, que d'être envisagée come une belle Statue, qui, quoiqu'animée, n'exciteroit aucun empressement, & n'alumeroit aucun desir? A l'admiration succéderoit le mépris; à l'empire qu'il exerçoit sur les Cœurs succéderoit l'esclavage, où sa foiblesse naturelle le précipiteroit; aux divertissemens, aux parties de plaisir qu'il animoit & dont il faisoit l'ouïsment, succéderoit le poids onereux des fonctions du ménage, les travaux domestiques; il seroit obligé de servir l'Home come un Maître par la nature, d'essuier ses fiertés; & de se soumettre à ses capri-

ces;

ces : En un mot, on n'envisageroit plus une Femme que come un Animal débile, imparfait, qui n'est propre qu'à des petits soins & qui n'est digne que de mépris. Voilà une légère peinture de l'état où seroit réduit le sexe, si on lui ôtoit la prérogative de nous rendre sensibles. Mais l'Homme seroit il plus heureux ? Vivroit-il avec moins de désagrément ? Point du tout. Je vois les liens les plus doux se briser & les charmes les plus ravissans de la Société s'évanouir. Que deviendra l'Amitié, le lien le plus précieux & le plus aimable de la Vie ? Un Cœur, qui est vuide des sentimens que l'Amour inspire, pourra-t-il se laisser toucher par ceux de l'Amitié ? Ces sentimens sont les mêmes, il n'y a. que le but qui est différent ; ils partent d'une même source, du Cœur, & si ce Cœur est dans un état d'insensibilité (ce qu'il faut suposer quand on en bannit l'Amour) comment pourra-t-il exercer une Vertu, qui prend son principe dans le sentiment ? L'Homme donc perdra les privilèges de l'Amitié, l'Homme ne fera plus susceptible de cette douce union de Cœur, qui serre les liens de la Société, qui est son unique apui ; il n'aura plus personne avec qui il puisse partager ses plaisirs, ou pour mieux

dire, il n'aura plus de plaisirs; il ne trouvera de même plus personne, qui veuille partager ses chagrins, soulager ses maux. Réduit à se concentrer en lui même, quel vie passera t-il? Tout lui paroitra insipide; il sera dévoré par l'ennui & par une sombre tristesse; il deviendra insupportable à lui même.

Ainsi quand on bannit l'Amour du Cœur de l'Homme, il se fait en lui de grandes révolutions: Il n'est plus propre à l'Amitié; il devient farouche, dur, infociable; il ne conoit plus la bienveillance, non plus que la commisération: Dès là l'Homme ne peut vivre que très malheureux dans cet état. Mais dès qu'on rétablit l'amour en lui, ces misères s'évanouissent. L'Amour rend l'Homme sociable, & dès là, propre à goûter les plaisirs de la Société; il le rend doux, compatissant, ingénieux à plaire, à se rendre recommandable; il adoucit les Mœurs; il anime les plaisirs; il est l'ame des divertissemens; il est le principe des douceurs de la vie; il en fait les charmes.

L'Amour, considéré en lui même, est une douceur que ceux qui la savent goûter ne peuvent exprimer. L'Amour exerce le sentiment le plus noble & le plus doux de nôtre Ame, la sensibilité; sensibilité par laquelle

quelle nous admirons les Perfections de l'Être suprême ; par laquelle nous sommes pénétrés de sa Grandeur , de sa Sagesse & de sa Bonté infinie ; sensibilité qui nous excite à la douceur , à la bonté , à la compassion ; sensibilité qui nous fait admirer les Perfections dont Dieu a orné le Sexe , & de cette admiration nous porte à l'Amour le plus vif. En exerçant un tel Sentiment , quelle douceur ne doit on pas éprouver , en contemplant les perfections d'une beauté qui veut se laisser toucher ? Quel ravissant plaisir ne doit-on pas goûter ? En effet deux Cœurs revêtus de qualités aimables , qui s'aiment tendrement , trouvent dans le Sentiment mutuel de leur amour un plaisir indicible. Quelle joie ne goûte pas un Amant , une Amante , de se voir tendrement aimé par l'objet qu'il chérit à son tour ? Quels doux momens n'éprouvent-ils pas , lorsqu'ils peuvent se témoigner leur ardeur ? Leur Ame est alors satisfaite : Elle est au comble de la joie ; ils s'épuisent en protestations ; ils se répandent en promesses ; ils se rassurent par leurs Sermons ; ils s'attendrissent par leurs larmes ; ils se disent & redisent , au milieu de leurs innocentes caresses , qu'ils ne vivent l'un que pour l'autre ; ils partagent leur joie ; ils versent leurs plaisirs dans leur

leur sein; ils baignent leur chagrin, dans les larmes mutuelles que l'Amour leur fait verser; ils se soulagent; ils se rassurent; ils se consolent; ils ne craignent plus rien que pour leur amour; ils sont capables de tout entreprendre, de tout tenter, de tout braver pour serrer leurs liens, pour entretenir leur flamme. Voilà l'effet de l'amour; il excite en l'Homme les plus grands mouvemens, il faut aussi qu'il lui fasse goûter de grands plaisirs.

D'où vient donc qu'on déclame tant contre l'Amour? Je répondrai encore une fois, c'est parce qu'on en abuse, qu'on n'aime pas avec les qualités requises, en un mot qu'on ignore pour l'ordinaire l'art d'aimer. En effet, le plus grand nombre apporte dans l'Amour un Esprit volage; on aime & on ne fait pourquoi. On voit une Beauté, on en est d'abord ébloui; on s'enflamme pour elle sans la conoitre; on ne consulte pas son Cœur pour y découvrir ce qui nous entraîne à l'Amour; si ce feu, qui nous anime ne s'éteindra pas dans peu, & si l'objet qui nous captive mérite nos empressements; dès là il arrive que courant de Beauté en Beauté, nous n'avons jamais goûté un amour solide; nous n'avons fait que de l'éfleurer; il nous a falu toujourns l'abandonner,

ner, parce que nous avons toujours aimé sans réflexion.

Des autres livrent leur Cœur à des personnes qu'ils ne peuvent toucher. Ils n'épargnent ni soupirs, ni prières, ni promesses, ni protestations, ni plaintes, ni larmes, ni gémissemens; mais ils ne peuvent émouvoir ces Cœurs de bronze. Que font ils? Ils nourrissent sans cesse leur amour rebuté; au lieu de l'étoufer, ils se consomment, ils se désespèrent; les refus qu'ils éprouvent ne font que les irriter; ils ne peuvent se guérir de leur amour; ils le portent jusques au Tombeau, & au lieu d'attribuer leur malheur à leur folie, ils se déchainent contre l'Amour: Au milieu de leurs larmes & de leurs plaintes, ils l'appellent un Tiran odieux, né pour tourmenter les humains, pour rendre leurs maux extrêmes, & qui prend plaisir à se rendre inflexible à leurs Vœux.

D'autres aiment des Personnes indignes de leur amour. Une beauté séduisante les captive; ils ne lui cherchent pas d'autre mérite; & s'ils peuvent s'en faire aimer, ils sont au comble de leurs vœux; ils n'étudient point son Caractère, son Cœur ni son Génie; mais il arrive que sous cette beauté enchanteresse, ils découvrent ensuite à leurs dépens, un Cœur cruel, & tyrannique

infi-

infidèle, qui ne cherche qu'à tromper ceux qui tombent dans ses fers. Reconnoissant alors leur erreur, ils comencent à la détester, ils maudissent le jour qu'ils ont vû cette beauté, & toutes leurs plaintes retombent sur l'Amour, comme s'il étoit coupable de leur égarement.

Des autres aiment avec trop d'ardeur (car la trop grande ferveur en amour a rendu souvent des Amans malheureux) leur amour est sans bornes: Ils ne vivent à la lettre que pour l'Objet qu'ils aiment; tout leur paroît insipide, indifférent, d'aucun prix, vis à vis de cet Objet; ils oublient jusques à eux mêmes; ils ne se connoissent plus; ils sont transportés & pour ainsi dire métamorphosés en d'autres Homes. Ces Gens là, pour l'ordinaire, sont très malheureux; l'excès de leur amour les met toujours dans de vives alarmes; il les remplit de continuelles inquiétudes; il les expose à tout craindre, à tout redouter. Ils portent la jalousie au suprême degré; ils en sont rongés. Un clin d'œil, un sourire de la personne qu'ils aiment, qui n'est pas fait pour eux, les désespère; un mot un peu froid les met en furie. Ils sont habiles, ingénieux à se tourmenter, à se forger des fantomes, à se croire malheureux.

Ils

Ils n'ont de repos que lorsqu'ils jouissent de la présence de l'Objet de leur amour, encore ce repos est troublé par la crainte que leurs liens ne viennent à se désunir; en un mot ils vivent dans un parfait esclavage; mais ils ne peuvent vivre longtems dans cet état; cet esclavage, dont ils adorent les fers, ne peut toujours les tyranniser, il prévaut à la vérité pendant un tems sur le sentiment de la liberté, il l'affouplit, il l'endort; mais come cette Liberté est intimément atachée à la nature humaine, & qu'elle la suit toujours & en tout lieu, à la fin elle se réveille, elle se fait sentir, elle aiguillonne l'Home; elle ranime en lui la Raison & elle le retire par degré d'un état, qui ne lui étoit pas naturel. Alors il lui semble qu'il est sorti d'un sommeil léthargique; il ne peut comprendre qu'il ait pu vivre ainsi tyrannisé, & qui plus est, qu'il ait chéri cette tyranie. Il ouvre les yeux; il voit sa foiblesse, il en a honte; il gémit de son aveuglement, il déteste l'Amour; il l'accuse; il rejette sur lui les maux qu'il a souffert; & au lieu de s'en prendre à son peu de réflexion & à sa tête échauffée, il faut que l'Amour soit la victime de ses plaintes.

Il me seroit facile de rapporter plusieurs autres abus qu'on fait de l'amour, & qui prouveroient d'autant mieux qu'il ne fait des malheureux, que parce qu'on n'en fait pas jouir; mais ce que j'ai dit suffit pour établir cette vérité. Loin donc d'ici ces Persones qui ne cessent de crier, qu'on doit éviter, qu'on doit fuir l'Amour; qu'il ne prépare que des tourmens, que des repentirs à ses victimes; qu'il ne présente d'abord que des Roses, & qu'il réserve les Epines, lorsqu'on est assez insensé que de vouloir les cueillir.

Je voudrois qu'on aimât à peu près come des personnes qui ne connoitroient pour leur Maître d'amour que la Nature; qui ne prendroient d'autres Leçons que celles qu'elle leur dicteroît; qui en suivroient les impressions, les mouvemens; qui igno-
reroient entièrement l'art frivole des minauderies, des affectations. Pour cet effet, supposons deux jeunes gens de sexe différent, qui écartés de la Société n'auroient jamais connu que ceux qui les auroient élevés, & à qui on n'eût jamais parlé d'amour. Voions comment ils formeroient leurs liens, comment ils s'aimeroient. Sans doute qu'ils n'auroient aucune aversion l'un pour l'autre; la Nature n'en a point mise entre les deux sexes.

sexes. Parvenus à un certain age, ils sentiroient au contraire en eux quelque chose qui les lie, qui les intéresse, ils comenceroient à éprouver les douceurs de l'amitié; une douce complaisance, une atention à se prévenir, à s'obliger, formée par un heureux acord de génie, rempliroient leurs soins. Ils verroient bien vite, qu'ils ont un certain plaisir lorsqu'ils se voient, & qu'ils sont mal lorsqu'ils sont obligés de se quitter: Quand il s'agiroit de faire une promenade, de se divertir, ils s'inviteroient l'un l'autre; ils voudroient partager leurs ocupations, leurs plaisirs: Animés par l'innocence, ils exerceroient de tendres badinages; ils se dévoileroient leurs petits secrets; ils se feroient confidens de leur joie, de leurs chagrins. Conduits par la nature, ils s'expliqueroient les émotions de leur Cœur, sans dissimulation, sans fard avec naveté & par la bouche de la simple Vérité. Remarquant qu'ils éprouvent les mêmes sentimens, cette rongeante inquiétude, lorsqu'ils sont absents l'un de l'autre, cette douce joie lorsqu'ils peuvent être ensemble, ces plaisirs, ces tressaillemens, ces émotions, cette chaleur, lorsqu'ils s'entretiennent, qu'il leur arrive de se caresser, de cueillir des baisers sur leurs lèvres, ils apercevraient

devroient que la nature qui jette en eux par les mêmes ressorts, leur prépare des plaisirs encore plus doux, ils n'ont pas peine à la deviner, elle leur inspire bien vite, le désir de s'unir. Ils agissent d'accord, de concert, avec la même ardeur, avec le même empressement. La pudeur ne les gêne point, leurs plaisirs leurs paroissent très innocens; ils les cueillent come les recevant de la main de la nature, ils ne cessent d'admirer leur bonheur, ils s'invitent, ils s'animent à l'envi à renouveler leurs plaisirs; c'est alors qu'ils sentent qu'ils sont faits l'un pour l'autre, qu'ils sont liés par une chaîne indissoluble. Leurs plaisirs sont purs; ils ne sont point infectés par la jalousie; ils ne sont point altérés par le dégoût; ils ne sont point aigris par l'amertume; ils ne sont point corrompus par le repentir. Tous les jours ils se découvrent de nouveaux charmes; tous les jours ils s'aiment d'avantage; tous les jours ils sentent qu'ils sont heureux; tous les jours ils augmentent leur bonheur.

Voilà come deux Amans, conduits par les impressions de la Nature, s'aimeroient. Voilà les plaisirs qu'elle leur présenteroit. O! agréable simplicité o! naïveté charmante combien tu as d'atraits? Quelle
joie

Joie pure, quels plaisirs innocens, ne viendroient pas dorer les liens des Amans s'ils pouvoient te conoitre!

Je ne prétens pas cependant qu'on aimat à la lettre come ces deux jeunes perſones que je viens de représenter. Je sens que cela est impossible; mais je voudrois qu'on aimat avec cette candeur, avec cette naïveté, avec cette ingénuité, avec cette sincérité qui formeroit leur caractère. Je voudrois qu'on éloignat de l'Amour la ruse, le fard, la dissimulation, la pruderie, la coquetterie. Alors on pourroit bien juger de l'Amour; on en conoitroit le prix; on ne verroit plus cette foule d'Enemis du Dieu de *Cithère* se déchaîner contre lui. Ils jouiroient de ses bienfaits; ils éprouveroient ses douceurs. Mais laissons crier ces gens là: Ils sont affés punis. Ils veulent décrier l'Amour & l'Amour va toujours son train. Il est lié sur cette Terre, par de si fortes chaines, que malgré tous les efforts qu'on fait pour le détruire, il triomphe presque toujours, même de ses plus grands Adversaires, qui sont obligés tôt ou tart de sacrifier à ses Autels.



NOUVELLES
ET
SEANCES ACADEMIQUES.

F R A N C E

DANS la Séance publique de l'Académie Roiale de Chirurgie de PARIS, M. MORAND Secrétaire perpétuel anonça d'abord que le Prix de cette Année avoit été ajugé au Mémoire N^o. 8. dont la Dêvise est cette Frase de CELSE : *Satius est anceps experiri Auxilium, quam nullum.* L'Auteur est M. GRILLON, Maître en Chirurgie à Roïen. Sa Pièce a été trouvée très curieuse ; mais come elle sera bientôt entre les mains du Public, puis qu'elle fera la cloture du troisiéme Vol. des Prix actuellement sous Presse, nous n'en donnerons ici qu'une idée des plus succinctes.

Le Sujet du Prix proposé par l'Académie étoit de *déterminer les cas où les Injections sont nécessaires pour la curé des Maladies chirurgicales & établir les règles générales & particulières qu'on doit suivre dans leur usage.*

L'Au-

L'Auteur du Mémoire couronné se plaint d'abord de ce que l'on néglige trop l'usage des Injections: Il en est, dit-il, comé de mille choses utiles, qui ne fixent pas assés nôtre attention, parce qu'elles paroissent simples, & qui peuvent cependant avoir un très bon éfet; mais il avoue qu'elles sont sujettes à plusieurs inconvéniens, dont l'examen fait le premier Article de son Mémoire: Dans le second Article, il compare les Injections avec d'autres Moïens employés dans la Chirurgie; dans le troisiéme il fixe leur usage; dans le quatriéme enfin, il donne les Règles a observer en les employant.

Il indique sept inconvéniens principaux dans les Injections:

1^o. *Des Liqueurs poussées avec force dans une cavité suposent des substances d'une certaine pesanteur & le transport prompt de ces substances dans l'intérieur des parties vivantes doit les molester en raison de leur pesanteur & de la compression qu'elles font sur les parties.*

2^o. *On n'injecte dans une cavité, que pour mouller tous les points de la surface interne & y réformer ce qui est contre nature; or il n'est pas possible d'avoir une mesure juste, pour ne remplir cette cavité qu'au point où elle l'étoit par la présence du fluide étranger: Les*

Parois peuvent donc, par les Injections, souffrir une distension douloureuse, qui donnera lieu ensuite à des écarts, des filtrations, des fusées &c.

3°. Il est à craindre qu'en enlevant, par le moïen des Injections, les fluides étrangers, on n'enlève aussi le Baume préparé par la Nature, pour la consolidation des plaïes; au moïen dequoi l'on feroit ici précisément le contraire, de ce que l'on observe dans le pansement des plaïes extérieures.

4°. Les Vaisseaux sanguins, d'abord molestés par l'impulsion de la liqueur injectée, peuvent souffrir ensuite quelque dérangement dans le ton qu'ils doivent conserver pour leur action phisique.

5°. Les Injections, introduisent avec les Médicamens liquides une certaine quantité d'air, toujours nuisible aux plaïes en général, mais bien plus aux plaïes intérieures.

6°. Leurs propriétés utiles ne peuvent avoir lieu que pour fort peu de tems &c les Injections ne doivent adherer que foiblement aux surfaces, qui ont besoin de leur présence.

7°. On ne les a pas plutôt introduites, que dans la crainte de les laisser trop long-tems séjourner, on comprime douloureusement les parois de la sinuosité, pour rapeller les injections à l'ouverture extérieure.

Tant

Tant d'inconvéniens les ont fait absolument rejeter par un grand nombre de Chirurgiens d'une haute réputation, & quand on nomme **MAGATUS**, parmi les Anciens, **Mr. BELLOSTE**, **Mr. de la MOTTE** & **Mr. SHARP** parmi les Modernes, au nombre de ceux qui ne leur font pas favorables, l'on craint d'en prendre la défense.

Mais avec des précautions, des modifications à apporter dans l'usage des Injections, pour prévenir ou pour diminuer les inconvéniens dont l'on convient, ne peut-on pas les présenter come des moiens de guérir ? Oui, si elles méritent la préférence sur d'autres moiens tels que l'opération, le bandage expulsif, la contr'ouverture, la mèche dont on traverse un sinus, un tamponement méthodique &c. C'est à faire le parallèle de ces différentes méthodes qu'il emploie le second Article de son Mémoire, & ce parallèle, dans tous les cas qu'il cite, est absolument au défavantage des Injections.

Jusques à son troisième article l'Auteur paroit totalement proscrire les Injections ; mais dans celui ci, il fait un examen très aprofondi des cas où les Injections peuvent être utiles. Pour en fixer l'usage, il se sert

d'abord d'un Principe général : Un *moïen* est estimé nécessaire, dit il, lorsque dans un cas donné, il est capable de produire des effets supérieurs à ceux des autres moïens : Or les Injections transmettent des secours dans les lieux où il est impossible d'en porter autrement ; & considérées dans ce point de vue, quelquefois elles seront des moïens principaux pour la curation ; souvent elles seront au moins des moïens auxiliaires.

L'Auteur entre là dessus dans un grand détail. Il examine l'usage des Injections dans les cavités faites par maladies ou dans les cavités naturelles ; il emploie à cette discussion 14. Paragraphes. Il rejette les Injections pour les cas de solutions de continuité récentes, externes & même profondes, à moins qu'elles ne soient dégénérées en Sinus ou Fistules, ou bien qu'elles ne soient des suites de quelque grand dépôt.

Quant au Maladies des Cavités naturelles, il condamne les Injections dans bien des cas où plusieurs les ont employées. Les maladies de la Vessie sont, suivant lui, celles où elles peuvent être le plus utile, & où elles jouent le plus grand rôle ; les Ulcères dans l'Intestin *rectum* les exigent encore, & l'on en fait une application heureuse dans bien des cas connus pour les Parties génératives des deux Sexes. Il

convient encore de la nécessité des Injections pour les Fistules lacrimales; pour les Ulcères du Nez, & sur tout pour les Maladies des Sinus Maxillaires.

Le quatrième & dernier article de ce Mémoire renferme les règles qu'il faut observer dans l'usage des Injections. L'Auteur les réduit à huit. Il faut 1°. Que la Liqueur ait quelques degrés de chaleur au dessus de celle des parties, où on la porte. 2°. Que le Syphon de la Seringue ait le plus grand diamètre possible. 3°. Que la quantité de Liqueur à injecter soit proportionnée à la grandeur de l'espace où elle doit être reçue. 4°. Que les pansemens faits avec les Injections soient souvent renouvelés. 5°. Que l'on diminue la quantité de la Liqueur, à proportion que la cavité diminue de grandeur, par le bon effet des Injections. 6°. Que les Injections faites pour pansement se fassent le plus promptement qu'il est possible. 7°. Que l'on favorise la sortie de la Liqueur, lorsqu'il le faut ainsi, par une pente convenable, une position de la partie avantageuse. 8°. Que l'on ne prolonge point au delà du tems nécessaire l'emploi d'un moïen qui, utile d'abord, pourroit nuire par les suites.

La même Académie ajugea à M. NICOLETTI, Pensionnaire de la Républi-

que de *Lucques* l'un des Prix d'émulation, l'autre fut réservé.

Après la distribution des Prix, M. BRASDOR lut un Mémoire sur les Amputations dans l'Article; M. PIBRAC une Observation sur une Métastase singulière; M. SABATIER, un Mémoire sur l'opération de la Paracentese, & M. LÓUIS un Mémoire sur une Question chirurgicale, relative à la Jurisprudencè.

L'Académie Roiale des Sciences & Beaux-Arts établie à P A U aiant jugé à propos de réserver les deux Prix qu'elle devoit distribuer cette Année, en donera 3. en 1759. Deux de ces Prix sont destinés à des Ouvrages en Prose, d'une demi-heure de lecture au plus: Le Sujet de l'un est: *Pourquoi les Hommes les plus distingués par leur Naissance sont si souvent Literateurs de profession & presque jamais Artistes? Et l'autre: Est il plus difficile d'éclairer les Hommes que de les conduire?* Le troisième Prix est destiné à un Ouvrage de Poésie de 100. Vers au plus, sur la *Renaissance des Lettres en Europe dans le XVII^me. Siècle.*

On adressera deux Copies de chaque Ouvrage entre ci & la fin du Mois de Novembre à Mr. de P O M P S, Secrétaire de

de l'Académie. On mettra à la fin de chaque Pièce une Sentence, qui sera répétée au dessus d'un Billet cacheté où les Auteurs écriront leurs Noms & leur Adresse.

S U I S S E.

LA Chaire d'Eloquence & d'Histoire étant devenue vacante dans l'Académie de BERNE, par la Nomination de M. le Professeur KIRCHBERGUER à la Cure d'*Anet*, que la mort de M. ALTMANN avoit fait vaquer (*), l'on procéda aux Disputes publiques qui sont d'usage dans ces circonstances. Elles comencèrent le 29. Mai. M. LERBER Professeur en Droit & Recteur de l'Académie régla les Disputes dont les Sujets, choisis avec beaucoup de discernement, furent distribués par le Sort à 6. Concurrrens, qui étoient Mrs. *Rodolph SCHÆRER*, Ministre du St. Evangile; *Rodolph ZERLEDER*, Etudiant en Théologie; *Samuel SCHMIDT*, Etudiant en Théologie; *David KOCHER*, Ministre du St. Evangile; *Louis RODOLPH*, Ministre du St. Evangile & *Fortunatus de FELICE* ci devant Professeur en Phisique

E 5

Expé-

(*) Voyés nos Nouvelles du Mois de Mars p. 130.

Expérimentale & en Mathématique à Naples. Ces Disputes finirent le 29. Juin & le Sénat élut M. le Ministre Louis R O D O L P H pour remplir la Chaire vacante. Parmi les Disputans il y en avoit de fort jeunes, qui n'ont pas laissé de donner des preuves d'un savoir fort au dessus de ce que l'on devoit naturellement attendre de leur âge, ce qui fait avec raison concevoir la flatteuse espérance de voir cette Académie toujours de plus en plus florissante.



L I V R E S N O U V E A U X .

PROJET d'une nouvelle Histoire de l'Eglise & des Hérésies du Moien-Age, par M. Jean Conrad FÜESSLIN de ZÜRICH.

L'Auteur voyant qu'une lecture exacte & attentive des Historiens Modernes le mettoit en état de composer l'Ouvrage qu'il méditoit, y chercha, d'abord ses Matériaux; mais n'y trouvant qu'incertitude & une contradiction continuelle entre les Ecrivains Catholiques & les Protestans, il fut obligé de remonter aux Sources & de lire tout, afin de pouvoir former

former un Jugement : C'est donc ensuite d'un travail aussi long que pénible, que l'Auteur s'est mis en état de faire cette Histoire intéressante. Il a trouvé dans les premiers tems des Hérétiques beaucoup d'obscurité & il en rend une raison très naturelle: Il n'y avoit, dit il, que très peu de ces Gens singuliers dans les comencemens; ils ne se laissoient apercevoir que par ci par là, & n'osoient parler ouvertement de leur Doctrine; ils n'en disoient qu'une partie & se rendoient par là inintelligibles; ensorte que les premiers qui en ont parlé en ont donné des relations monstrueuses. Mais lorsqu'une fois ces Sectaires se furent étendus au loin, qu'ils eurent fondé des Eglises & écrit eux mêmes des Livres pour défendre leurs Dogmes & leurs Constitutions, les Ecrits de leurs Adversaires devinrent par là même aussi plus clairs & plus solides. C'est ainsi, par exemple, que GLABER, ENTHYMIUS, St. BERNARD & EVERWIN, qui sont les premiers qui aient écrit des Catharins, sont tombés dans des erreurs grossières & des contradictions manifestes. Notre Auteur les relève exactement & répand un grand jour sur l'Histoire de ces Hérétiques.

Son Ouvrage est divisé en 4. Sections. La première traite des Catharins, que M.

FÜESSLIN démontre être descendus des *Manicheens*. Ils se distinguoient en *Parfaits* & en *Croïans*. Les *Parfaits* étoient ceux qui, non seulement recevoient leur Doctrine, mais qui se soumettoient en même tems à un genre de vie dur & austère. Ils étoient obligés de renoncer au Mariage, de s'abstenir des Alimens ordinaires parmi les autres Homes & de garder diverses autres Observances, tendantes à leur perfection. Ils constituoient l'Eglise intérieure & ils y étoient reçus par l'Imposition des Mains, qu'ils apelloient *Consolation* & que les Catholiques Romains nommoient au contraire *Heretication*. Les Catharins apelloient aussi cette Cérémonie le Batême de l'Esprit & du Feu. Quant au Batême d'Eau, ils le rejettoient aussi bien que les Temples & tout le Culte que l'Eglise catholique y célébroit.

Les *Croïans* recevoient la même Doctrine, mais ils vivoient dans le Monde & observoient le Culte extérieur de l'Eglise, en s'obligeant cependant par un Pacte, à ne pas mourir sans s'être mis du nombre des *Parfaits* en recevant la *Consolation*, sans laquelle, selon eux, il n'y avoit point de Salut à espérer. La Doctrine des uns & des autres n'étoit cependant pas uniforme &

& ils se divisoient en plusieurs partis, qui avoient des Opinions différentes, dont Mr. FÜESSLIN done un détail.

La seconde Section comprend l'Histoire de *Pierre de BRUIS*, de *Henri*, son Disciple & Collègue, & de *Arnoud de BRIXEN*. L'Auteur a d'abord déterminé, après beaucoup de travail & avec érudition le tems, où les premiers comencèrent à se séparer & à faire des Disciples; le partage des Opinions là dessus, aiant causé de grands désordres dans l'Histoire & enfanté diverses erreurs. En second lieu il a clairement demêlé leurs dogmes, qui n'étoient pas en tout aussi Orthodoxes, que quelques uns se le sont imaginés; ils n'avoient cependant aucune comunion avec les dogmes des *Catharins*, à l'exception de ceux, qui ataquoient l'Eglise Romaine. Ils étoient par exemple grands Ennemis des Images. En troisieme lieu, à l'ocasion d'*Arnoud de BRIXEN*, que l'on apelle comunément le *Patriarche des Hérétiques Politiques*, l'Auteur nous donne une Description briève, mais claire & solide, de l'état de *Rome*, de l'Empire *Romain* & du Clergé dans ce tems là, come aussi de l'origine des *Villes*, des *Conseils*, des *Tribus* & de plusieurs autres choses, qui satisferont les Lecteurs attentifs. La

La troisième Section traite des *Vaudois*, des *Albigois*, & de divers Fanatiques, particulièrement de ceux, qui vouloient abolir le Roiaume de Christ, pour faire place à un nouveau Règne du St. Esprit. 1°. Les *Vaudois* se doivent distinguer en Purs & en Mixtes : Sans cette distinction les *Protestans* ne peuvent pas avoir eû des Prédecesseurs parmi eux. Les Mixtes s'étoient mêlés avec toutes sortes d'autre Sectes. L'Auteur parle à cette occasion de l'origine des *Franciscains* & des *Dominicains*, qui furent les Singes des *Vaudois*, voulant les imiter dans l'habillement, dans le mépris des richesses & en d'autres choses, sans cependant se détacher de l'Eglise Romaine. 2°. Les *Albigois* descendoient des *Catharins*, dont ils furent, en quelque façon les restes, ce que l'Auteur appuie d'argumens & d'exemples. Il décrit avec beaucoup de netteté & d'érudition, la Guerre de Religion, qui eût lieu dans la *Gaule Narbonnoise* depuis l'an 1209 jusqu'en 1227. Il dépeint la Cour de Rome & ses Légats, & fait voir combien peu les Empereurs, les Rois & les Seigneurs avoient de Souveraineté dans ce tems là. Il expose aussi l'origine de l'Inquisition. 3°. Ce fut *Joachim*, un certain Abé dans la *Calabre*, qui donna lieu à cette

der-

dernière, en parlant dans ses Ecrits d'une plus grande *Perfection*, à la quelle il assignoit un certain tems. Plusieurs ont aspiré à la *Perfection*, mais en suivant des chemins bien différens pour y parvenir, & en envisageant même la perfection de cotés bien oposés: Cette Histoire présente là dessus plusieurs bones & nouvelles découvertes.

La quatrième Section traite des *Hussites*, des *Calixtins*, des *Taborites*, des *Picards*, des *Adamites* & des *Frères Bohemiens Moraves*, & conduit l'Histoire de l'Eglise jusqu'au tems de la Réformation. Depuis les Conciles de *Constance* & de *Bâle*, les Sectaires avoient multiplié & s'étoient produits avec hardiesse. L'Auteur recherche jusqu'à quel point ils ont donné lieu à la Réformation: Il traite d'ERASME, de LUTHER & de ZWINGLE, come aussi de *Thomas MÜNZER*, de *Nicolas STORCH*, de *Michel SERVET*, des *Anabaptistes*, des nouveaux *Samosateniens*, (dont il est fait mention dans la Confession d'*Augsbourg*.) Item de *Jaques BÖHM*, d'*Antoinette BOURIGNON*, des *Herrenhutters*, & de *Christian EDELMANN*. Personne ne setrouvera atédié de la lecture des Histoires de tous ces Gens là.

L'Auteur a découvert & mis dans un beau jour tous les événemens arrivés dans la Suisse, sa Patrie, concernant les Sectaires. Les premiers peuvent s'être montrés vers l'an 1112. aux environs de *Lausanne*. On en découvrit ensuite en 1206. à *Ruti* dans le Canton de *Zurich*, mais il y en avoit en même tems dans la *Thurgovie* & la *Suabe*. Il y en eut en 1277. dans la Partie *Bourguignonne* de la *Suisse*. En 1339. il y en eut quelques uns de brulés à *Constance*. Un grand Mistique, nommé *Henri SAUS* ou *SUSO*, se rendit fameux en 1350. Il y avoit dans les Couvens de Femmes plusieurs Personnes atachées à sa doctrine. Il y eut en 1380. nombre de Sectaires aux deux côtés du Lac de *Genève* & à *St. Gal*. On en découvrit en 1399. dans les Cantons de *Berne* & de *Fribourg*. Ils se montrèrent de nouveau en 1430. Il y en avoit dans le même tems à *Bâle*, & en 1487. le *Pais de Vand*, le *Vallais* & toute la *Suisse* étoit remplie de Sectaires. L'Auteur a recherché les particularités de toutes ces Sectes avec la dernière exactitude & répandu de la lumiere sur bien des choses. Il a aussi orné son Ouvrage de Notes, qui comprennent tantôt les Autorités & tantôt des éclaircissemens.

D ICTIONNAIRE historique portatif contenant l'Histoire des Patriarches, des Princes Hébreux, des Empereurs, des Rois & des grands Capitaines, des Dieux, des Héros de l'Antiquité Païenne &c. des Papes, des S. S. Pères, des Evêques & des Cardinaux célèbres; des Historiens, Poètes, Grammairiens, Orateurs, Théologiens, Jurisconsultes, Médecins, Philosophes & Mathématiciens &c. avec leurs principaux Ouvrages & leurs meilleures Editions; des Femmes savantes, des Peintres, Sculpteurs, Graveurs, des Inventeurs des Arts & généralement de toutes les Persones illustres ou fameuses de tous les Siècles & de toutes les Nations du Monde &c. &c.

Cet Ouvrage, dans lequel M. LADVO-CAT a réduit en 2. Vol. in 8vo. tout ce qui se trouve d'essentiel dans le grand Dictionnaire de MORE'RI, à l'exception de la partie Géographique, pour laquelle on a le *Dictionnaire Géographique* portatif de l'Abé VOSGIEN, qui forme come l'Appendix de celui ci, cet Ouvrage, dis je, n'a pas besoin d'être recomandé. La rapidité avec laquelle la première Edition, qui s'en est faite à Paris en 1755. a été débitée, est une preuve convaincante de la bonté & de l'utilité de ce Dictionnaire: On peut dire qu'à

bien des égards il est supérieur à celui de MORE'RI même, puisqu'il le restifie en nombre d'endroits, qu'il l'augmente en quelques uns & qu'il ne l'abrège jamais de façon à faire perdre des traits essentiels. Mais malgré tous les Eloges que méritent les Editions de *Paris*, de la *Haïe* & autres, celle que l'on annonce aujourd'hui, & qui vient d'être exécutée par le Sr. *Jean Jacques SCHORNDORF* Libraire à *Bâle*, leur est de beaucoup supérieure. Si tous les Ouvrages peuvent être susceptibles d'améliorations, il n'y en a aucun qui soit autant dans ce cas qu'un Dictionnaire de la nature de celui que nous annonçons. Outre l'universalité des Objets qu'il embrasse, & où il peut par conséquent se glisser d'autant plus aisément quelque erreur, il n'est pour ainsi dire pas de Mois où la mort de quelque Personne dont le Nom mérite d'être conservé, ne donne lieu à augmenter un pareil Ouvrage & il n'est même pas possible, que parmi un si grand nombre de Noms anciens, il ne s'y en trouve quelques uns d'omis: Tout cela a donné lieu à augmenter cette Edition au moins de 1000. Articles nouveaux, qui ne se trouvent pas dans les précédentes & qui sont tous distingués par des mains. On a aussi apporté quelques

correctifs aux Articles des Réformateurs ou autres, dans lesquels l'Esprit de parti pouvoit avoir engagé M. LADVOCAT à s'écarter de sa modération ordinaire; mais, pour ne point être acufé de falsifier l'Ouvrage, on a laissé subsister en son entier tout ce que M. LADVOCAT en avoit dit, & ces Correctifs forment des espèces de Notes, ajoutées à chaque Article, de la validité desquelles chaque Lecteur pourra juger. Enfin l'on a corrigé toutes les erreurs de date & généralement toutes les fautes qu'on a pû apercevoir dans les précédentes Editions.

Quant à la partie typographique, elle est très bien exécutée; le Papier en est fort beau & le caractère aussi net & aussi distinct que sa petitesse pouvoit le permettre & l'on trouve qu'à cet égard l'Edition de Bâle l'emporte encore sur celle de Paris. Outre le Sr. Jean Jaques SCHORNDORF, qui débite cet Ouvrage à Bâle, on le trouvera chez les principaux Libraires de Suisse, de même que chez les Editeurs de ce Journal.

R E C H E R C H E S sur les Langues anciennes & modernes de la Suisse & principalement du País de Vaud, par M. Elie

BERTRAND, *des Académies de Berlin, de Göttingue, de Leipzig de Maïence &c. A Genève, chez Claude & Antoine Philibert 1758. Brochure in 8vo. de 70. pages.*

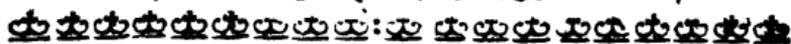
Ce petit Ouvrage renferme beaucoup d'érudition : C'est en parcourant les divers états politiques où la Suisse s'est trouvée, que M. BERTRAND rend raison des Langues différentes qui s'y sont établies ; ce qui ne peut manquer de rendre ses Recherches intéressantes, particulièrement pour les Suisses. On verra avec étonnement quantité de Mots Celtes, Grecs, Latins, Italiens, Allemands, dans les Patois du Païs de Vaud & du Comté de Neuchâtel. Il seroit superflu de s'étendre sur un Ouvrage si court, que nos Lecteurs peuvent aisément se procurer & qu'ils seront bien aises de lire tout entier.

Les mêmes Libraires de Genève débitent aussi 1°. Une nouvelle Edition du *Magazin des Enfans ou Dialogues d'une sage Gouvernante & de plusieurs de ses Elèves par M. le Prince de BEAUMONT*, in 12. 4. Vol. en plus gros caractères que la première.

2°. *Les Sermons de SAURIN*. Edit. de Genève. in 12. 12. Vol. Prix 21. Liv. de France en Feuilles.

3°. *Mémoires de SULLI*. in 12. 8. Vol. 25. Liv. de France.

DE'COU-



DE'COUVERTE SINGULIÈRE.

L'Art de faire parler les Sourds & Müets.

LES Arts & les Sciences aqüièrent tous les jours des degrés de perfections par les soins que nombre de perſones donnent à les cultiver, tandis que d'autres inventent qui n'étoient jamais tombés ſous les ſens. Mr. ERNAUD eſt un de ceux qui nous fournit l'exemple de l'art le plus rare & le plus utile qui ſe ſoit pratiqué juſques à nos jours. On avoit toujours crû que les Sourds & Müets étoient hors d'état d'apprendre à parler; que les Organes de la parole étoient inflexibles chez eux & que l'Auteur de la nature ſe réſervoit à lui ſeul le pouvoir de les faire agir. On alloit même juſques à leur reſuſer de l'intelligence. Plusieurs expériences que Mr. ERNAUD a faites nous prouve le contraire: Il en a inſtruits qui, quoique nés Sourds & Müets, apres avoir reçûs de ſes inſtructions parlent intelligiblement, comprennent au ſeul mouvement des Lèvres tout ce qu'on leur dit & répondent verbalement ou par écrit à toutes les queſtions qu'on leur fait dans un François auſſi pur & des idées auſſi nettes que s'ils étoient nés ſans aucune incommodité.

Le Public ne se persuade pas aisément les choses les plus vraisemblables; à plus forte raison ne croit il point celles qui tiennent du prodige; le fait est cependant vrai: Il a fait la démonstration de son art à l'Académie royale des Sciences. Mr. M O R A N D, Chirurgien Major des Invalides, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie & Membre de l'Académie des Sciences, lui en a donné son certificat après avoir examiné ses Elèves & les avoir trouvés tels qu'on le dit ici. Les Villes de *Paris* & de *Bordeaux* sont les lieux où il a exercé ses rares talens dans ce genre & le fait est averé de toutes les personnes sensées, qui se rendent aux démonstrations. Il dirige en outre le bégaiement, le grasseiement, le nazillage & tous les défauts d'articulation, & il dirige le point visuel dans ceux qui louchent. Toutes ses opérations sont simples & sans usage d'aucun remède. Il loge chez Mr. JULIEN, Négociant Rue de la *Vieille Manoye* à *Paris*.





R E P O N S E

*A l'Auteur de la Lettre sur les changemens
arrivés chez le Beau-Sexe.*

M O N S I E U R ,

EN vérité je vous trouve tout à fait plaisant de vous imaginer que les grâces que nous tachons de nous doner sont pour vos beaux yeux. Ignorés vous que l'Amour propre peut faire ce que vous attribüés à l'envie que nous avons de vous plaire? Je ne fais si je dois vous désabuser ; mais je suis sûre, que si nous étions autant ocupées à vous imiter, come vous le dites, qu'il ne s'en trouveroit point d'entre nous à qui il restat assés de tems pour vous rendre ce bon office ; Car, changeans come vous êtes tous, à peine aurions nous fait quelques progrès dans l'un de ces jolis Exercices, que vous nous attribüés, qu'il en faudroit prendre un autre, ce qui seroit très incompatible avec nôtre foible génie, sans compter la fraieur naturelle qui nous faisiroit à la vüe des périls, que nous courrions, si nous étions assés foles pour chercher de tels plaisirs.

Je ne vous dissimulerai point que votre Lettre m'a un peu mise en colère ; mais après avoir réfléchi , que peut-être votre critique ne tombe que sur peu de personnes , & que la soumission que vous avés toujours pour nos moindres volontés (je parle en général) dément tout ce que vous pourés écrire contre nôtre Sexe , après ces réflexions , dis - je , je me suis mise à rire du fujet qui m'a fait mettre la plume à la main.

Ne trouvés pas mauvais, *Monsieur*, puisque je me suis mise en train d'écrire , que je vous fasse sentir le ridicule de votre raisonnement.

Autrefois , dites vous , nous cherchions à imiter ce Sexe enchanteur , autant que la différence de nos Habillemens pouvoit le permettre ; mais aujourd'hui , changement qui me paroit des plus flateurs , il nous imite de son mieux. Quoi de plus faux que tout cela ? Vous ne devés pas ignorer , puisque vous dites que nous cherchons à vous plaire , que nous somes toutes très persuadées que les moïens d'y réussir sont tout à fait opposés à la manie que vous nous prêtés. Qui est ce qui ignore que toute Femme qui se donne des airs cavaliers ne plait point du tout ? Je suis sûre , que si vous consultiés

votre

vôtre cœur, vous y trouveriez qu'une Femme qui monte à cheval, pour avoir le plaisir de sauter des Haies & des Fossés ne seroit pas capable de vous toucher. Vous croiez donc qu'elles agissent en dépit du Bon-Sens & de leurs propres intérêts? Je suis fâchée de le dire, mais je crois que la plus grande partie des personnes de nôtre Sexe n'ont pas renoncé jusques à ce point à ne pas vouloir être flatées, & il n'est pas dutout nécessaire de leur dire, que les agrémens que vous leur prêtés seroient du dernier ridicule. Lorsque nous voulons vous attirer à nous, le plus sur moyen c'est d'être modeste & d'avoir un peu de fierté; Vous savés que nous n'en manquons pas, & peut-être êtes vous du nombre de ces Amans qui se trouvent trop heureux, qu'après mille soumissions faites au pié de l'Objet de leur tendresse, il veuille bien les relever avec un sourire. Croiez mois, *Monsieur*, nous ne sommes pas si occupées à vous imiter, qu'il ne nous reste bien du tems, que nous pouvons employer plus utilement. Si après cela vous croiez être fondé à dire, que les Dames du bon ton se conformerent à la Mode qu'il vous plait de mettre au jour, vous vous trompés; le Sexe raisonnable, qui n'est pas en si petit nombre come vous le pen-

sés, vous opposera toujours une grande exception.

Venons à l'espérance, dont vous flatés votre imagination, qui est, que dans peu nous serons des Amazones fameuses dans l'Histoire : Vous vivrés long-tems, *Monsieur*, si vous n'alés à vos Péres qu'après avoir reçu cette consolation ; & vous courés grand risque de mourir le Cœur plein de regrets, des belles choses que vous pensés que nôtre Sèxe feroit, s'il avoit une fois atteint ce grand degré de folie.

Il ne faut pas être surpris, si après ce beau souhait vous vantés si fort ces belles Cavalcades : C'est, sans doute, pour nous encourager à courir cette belle Carrière. Il est vrai que nous trouverions bien des difficultés à surmonter, mais qui est ce qui ne vaincroit pas tous les obstacles, étant sur de trouver en vous un Apologiste ?

Je finirai ma Lettre par vous prier d'avertir le Public, chaque fois qu'il nous arrivera de changer quelque chose à nos Robes : Vous serés très utile à bien des personnes qui, peut-être, ne feroient pas attention à ces changemens sans vos soins, & qui fait si dans la suite l'on ne créera pas en votre faveur, une Charge de Sur-Intendant des Régistres des Modes pour les Robes,

Robes, Tabliers & Colifichets : Tout au moins la gloire qui vous est due ne vous fera pas refusée après la mort ; vous aurés cela de comun avec les HOMÈRES, les PLATONS & les VOLTAIRES ; peut être n'élèvera-t-on point de Statüe en vôtre honneur ; mais si nôtre reconoissance la plus parfaite peut vous être agréable, je vous prie, au nom de tout nôtre Sèxe, de vouloir bien l'agrèer.

Je suis &c.

Vôtre dévouée Servante

HENRIETTE D. R**.



N'EN CROIE'S QUE VOS YEUX.

A N E C D O T E.

L I S E étoit née avec un Cœur sincère, une Ame sensible, un Caractère doux ; mais sur tout avec un Esprit facile & naturel. Elle avoit, dans un degré éminent, ce goût pour les Sciences qu'ont affés ordinairement les Persones de son Sèxe, mais que l'on éteint en elles, en les éloignant de tout ce qui pouroit leur en faciliter l'étude, & leur en faire sentir les agrémens.

Le

Le hazard servit **L I S E**. Un Frère, l'Idole de sa Maison, étoit élevé par des Maîtres habiles. La tendresse qu'on avoit pour lui empêchoit qu'on ne le confiait à des mains étrangères. L'exemple des Princes même ne put déterminer le Marquis de **. à le mettre au Colège.

Pour exciter l'émulation de ce jeune Elève, **L E' A N D R E**, Enfant de condition du voisinage, qui profitoit aussi de l'Education domestique qu'on donoit à son Aîné, venoit souvent étudier & disputer avec le jeune Marquis. Il avoit à peine 9. Ans; **L I S E** en avoit 7. & je ne fais par quel instinct, par quelle union de caractère, **L E A N D R E** & **L I S E** almoient déjà à se trouver ensemble.

Le plaisir d'être avec **L E' A N D R E**, plus encore peut être que celui de partager ses occupations, entraîna **L I S E** à imiter les études de son Frère, à répéter quelques unes de ses leçons; on s'en amusa quelque tems: La chose devint sérieuse; on vit que **L I S E** réussissoit; on la laissa continuer. Elle se livra à son goût naissant & fit bientôt des progrès rapides: Elle passoit & **L E' A N D R E** & son Frère.

La liaison qui se trouvoit tout naturellement entr'elle & ce jeune Home ne déplaçoit

plaisoit point. LE'ANDRE étoit de qualité, je l'ai dit : Il devoit avoir du bien. On voïoit aisément qu'ils se plaisoient l'un à l'autre : Les deux Familles sembloient souhaiter cette Alliance ; l'âge seul la faisoit diferer.

Après ses premières Etudes , LE'ANDRE ala faire ses Exercices. LISE fut mise au Couvent. Sa modestie égaloit ses talens ; à l'exception de quelques Amies de confiance , qui la trouvoient sur ses Livres, & à qui elle ne pouvoit dérober son application à l'Etude, on n'imaginait pas dans son Couvent, qu'elle fut autre chose que coudre, filer au rouët & broder, & come elle n'avoit pas la même hardiesse que ses Compagnes à parler sans cesse, à décider de tout, & à trancher net sur quelque sujet qui se présentât, elle passoit pour un Esprit borné & on l'apelloit ordinairement la *bone* LISE, tant la Modestie est Compagne du Savoir.

On acheta à LE'ANDRE, en vüe de cette Alliance, une Charge de Magistrature distinguée. Son Ainé étoit au Service, ainsi que le Frère de LISE. Ce dernier obtint un Régiment. Il s'y faisoit honneur. On l'atendoit à la fin de la Campagne pour conclure le Mariage de sa Sœur, lorsqu'on

aprit

aprit qu'il venoit d'être tué à la tête de sa Troupe, à la célèbre Bataille de *Frontenoy*.

Cette mort changeoit la fortune de LISE. Elle devenoit héritière de tous les Biens d'une grande Maison. Quelqu'estime, quelque'amitié que le Marquis son Père eut pour LE'ANDRE, il pensa à une autre Alliance. Le Comte de ***, sans être de la même Maison, portoit le même Nom, avoit les, mêmes Armées; il n'en falut pas d'avantage au Marquis pour rechercher ce Mariage.

Le moindre Gentilhomme de Province veut conserver son Nom; il en est peu qui ne le croie lié à la gloire & à la fortune de l'Etat. Les grands Seigneurs ont cette passion & cette idée bien plus vive encore: C'est une folie, mais elle tient à une infinité d'avantages. Eh! Si l'on ôtoit de l'Univers toutes les folies qui le gouvernent, qu'y resteroit-il?

Enfin pour soutenir son Nom & sa Maison, le Marquis de ***, rechercha le Comte du même nom pour sa Fille. Ce dernier n'avoit point ● Bien. Le Marquis manquoit de parole à LE'ANDRE; il forçoit le goût de sa Fille; il s'exposoit à la voir malheureuse: Son Nom le touchoit plus que tout cela. *Les Hommes sont plaisans*, dit M.

M. de FONTENELLE, ils ne peuvent se dérober à la mort, & ils tachent de lui dérober deux ou trois Sillabes, qui leur appartiennent ! Voilà une belle chicane, qu'ils s'avisent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils consentissent de bone grace à mourir eux & leurs Noms ?

Le Marquis ne philosopha pas tant ; l'amour du sien lui fit passer par dessus tout : LISE fut sacrifiée ; elle ne put se défendre contre la volonté d'un Père absolu.

LE'ANDRE continua à la voir après son Mariage. Ils lisoient ensemble. Le même comerce d'Esprit subsistoit entr'eux. Ils passoient des jours charmans. LISE estimoit son Mari & lui étoit atachée. Le Comte admiroit son Epouse & l'aimoit tendrement. LE'ANDRE, pour jouir tout entier du plaisir de l'Etude, de cet heureux loisir, qui fait le bonheur du Sage, & de cette Société, s'étoit défait de la Charge qu'il n'avoit pris que pour se donner un état & épouser LISE. La félicité de ces trois Persones étoit parfaite.

Quelques Discours déplacés la troublèrent. Le Comte essuia des plaisanteries sur le goût de son Epouse : On la disoit plus décidée pour le Savant que pour la Science. Il ne put tenir long tems : Le véritable amour

amour n'est jamais sans jalousie ; mais une jalousie sans sujet & sans raison est le martyre des Amans : C'est le délire , c'est la fièvre de l'Amour.

LISE, sans avoir de passion pour son Epoux , avoit le Cœur trop bien placé pour le rendre malheureux. A la vérité, elle avoit donné occasion aux soupçons ; LE'ANDRE ne pouvoit vivre sans LISE : LISE pensoit & agissoit come lui. Ils le témoignoiént assés ; ils cherchoient la Solitude ; les Ennuieux les fatiguoient : Ils évitoient les Conteurs de nouvelles, les Discurs de rien, les mauvais Plaifans. Ils fuioient enfin ce que le grand monde recherche , les Cercles nombreux , où l'on tue le tems par des Discours inutiles, où l'on parle toujours sans rien dire. Ils n'avoient aucun goût par le jeu. Si quelqu'un, d'un Esprit éclairé, d'une Conversation intéressante, se joignoit à eux, ils étoient enchantés, ils le recherchoient ; & s'ils se trouvoient souvent seuls, c'est qu'ils trouvoient peu de personnes pour mettre en tiers dans leurs Conversations. Qu'on n'imagine ici ni fatuité, ni pédanterie ; l'on se tromperoit. LISE & LE'ANDRE se prêtoient à tout sans affectation : Ils savoient dévorer l'ennui, que l'on trouve à
chaque

chaque pas , lorsque la décence l'exigeoit ; mais ils l'évitoient autant qu'il leur étoit possible.

Je l'ai dit , quelques plaisanteries rendirent cette conduite suspecte au Comte. Il parla à LISE ; LISE ne balança pas à rompre avec LE'ANDRE. Elle connoissoit le fond de son Cœur & sa manière de penser ; elle lui dit clairement la chose ; elle lui fit goûter ses raisons ; ils cessèrent de se voir.

La Jalousie est un mal qui ne se guérit guères. Le Comte feignit d'être tranquille ; il auroit dû l'être : Que pouvoit-il exiger de plus ? LE'ANDRE évitoit jusqu'aux Sociétés où LISE se trouvoit , & à peine se permettoit-il chez le Comte les Visites d'une bienfiance indispensable.

Trois Ans s'écoulèrent dans cette gêne. Le Comte auroit dû s'occuper d'autre chose que de ses soupçons : Le Bien de LISE lui étoit disputé : Certains Droits d'une Substitution fort litigieuse étoient prétendus par un proche Parent : Ce Procès étoit de la dernière conséquence ; si le Comte le perdoit , il ne lui restoit rien des grands Biens que LISE lui avoit aportés ; à peine les siens suffisoient pour payer les fraix d'une Afaire aussi importante. Il en étoit in-

quiet, mais moins que des liaisons secrètes qu'il soupçonnoit toujours entre son Epouse & LE'ANDRE. LISE étoit à la Campagne depuis quelques Mois. Pendant son absence, le Comte faisoit travailler à la Ville à des réparations considérables pour lui, on plutôt, il étoit tout occupé du dessein d'éclaircir ses soupçons. Il fit pratiquer une Porte dérobée, qui donoit de son Cabinet dans l'Appartement de son Epouse. Il l'avoit si bien ménagée & placée de façon, que sans que l'on put l'apercevoir ni s'en douter, il pouvoit tout voir & tout entendre dans la Chambre. Dès qu'il eût ainsi disposé la chose, il envoya son Equipage à LISE, la pria de revenir en hâte, lui dit à son arrivée que son Procès étoit perdu. Il avoit répandu cette nouvelle en Ville, & avoit poussé la feinte aussi loin qu'elle peut aler. Il ajouta à son Epouse, que pour arrêter la vivacité de sa partie & les fraix, il partoit pour la Ville du Parlement où elle avoit été jugée & seroit absent plusieurs jours. Deux Laquais, qui couroient avec lui, étoient partis; la Chaise étoit prête. Il étoit encore grand matin; il fait ses adieux à son Epouse, & en sortant de l'Appartement, il donne ordre secrètement à un Valet de Cham-

Chambre, qui lui étoit affidé, de monter à sa place: Il le charge de Lettres, qu'il dit pressées & lui défend de revenir sans avoir réponse positive: Il écrivoit à un Ami de le retenir 15. jours.

Tout ainsi disposé, il court à son embuscade. Son impatience fut bientôt satisfaitte. A peine le jour étoit il levé qu'il entendit un des Gens de LE'ANDRE qui demandoit à Madame, de la part de son Maître, la permission de la voir. LISE étoit au Lit & répondoit déjà qu'elle ne vouloit voir persone, lorsque LE'ANDRE lui même entra. Le Comte l'entendit; il ne se posséda plus; il vouloit prendre une vengeance éclatante de sa perfide Epouse & du traître LE'ANDRE. Il cherche ses Armes; s'aperçoit avec désespoir qu'elles lui manquent & qu'il les a oubliées. Cet instant lui dona le tems de la réflexion: Il revient, il se place, il écoute.

„ Je viens, Madame, dit LE'ANDRE,
 „ d'apprendre une nouvelle à laquelle vous
 „ ne doutés pas que je ne sois bien sensible.
 „ Il y a trois Ans que nous nous évitons:
 „ Je veux continuer à le faire: Vos de-
 „ sirs sont des ordres pour moi, & je
 „ mourois plutôt que de vous causer la
 „ moindre peine, ou à l'Epoux que vous

23 aimés. Mais permettés que la sépara-
 24 tion que nous nous somes prescrite n'é-
 25 teigne pas l'amitié dans nos Cœurs. Si
 26 j'avois crû trouver quelqu'autre que vous
 27 capable de garder mon secret, je vous
 28 aurois fait passer par des mains étran-
 29 gères cette Bourse de deux mille Livres
 30 que je vous présente. Ce n'est point un
 31 don, parceque vous ne l'accepteriés pas :
 32 Je vous les prête. Je fais l'acharnie-
 33 ment de votre partie : On trouvé peu
 34 d'Amis, quand la Fortune paroît s'éloi-
 35 guet : J'ai crû vous faire plaisir en cette
 36 occasion. Vous dirés à M. le Comte, si
 37 vous le jugés à propos, la main d'où
 38 vous tenés cet Argent ; mais assurés le
 39 qu'il est à lui & qu'il ne le rendra qu'à
 40 sa comodité. Adieu, Madame, voilà
 41 la première fois que je vous parle, de-
 42 puis que vous m'avés fait goûter les
 43 raisons de ne point nous voir ; voilà,
 44 selon les aparences, la dernière.

L'E'ANDRE se retiroit & laissoit LISE
 à peine remise de la surprise de cette Vi-
 site & étonée de ce procédé. Le Comte
 n'étoit plus à lui même ; toute sa fureur
 s'étoit changée en admiration & en senti-
 mens de reconnoissance pour un Ami si gé-
 néreux. A peine eut-il la force d'ouvrir

la Porte qu'il avoit pratiquée. Il apelle LE'ANDRE, qui ne fait que croire de cette voix & qui balançoit à retourner sur ses pas. Un cri que jette LISE, éperdue à la vüe de son Epoux, termine l'incertitude de LE'ANDRE: Il rentre. Il voit le Comte aux genoux de LISE, apuié sur son Lit, mouillant une main de ses larmes, nē pouvant proferer que quelques mots entrecoupés; LISE dans une situation & un éfroi, qui aprochoit de l'évanouissement; LE'ANDRE n'étant plus à lui même, ne fait que penser.

Enfin le Comte se remettant un peu:
 „ Je viens expier mes soupçons à vos pieds,
 „ o très aimable LISE, dit il; LE'AN-
 „ DRE suis-je digne d'entrer dans une
 „ amitié aussi pure & aussi genereuse que
 „ celle qui anime vos deux Cœurs! . . .

Le Comte leur dit, come il venoit de tout entendre. Il leur conta ses soupçons; les moïens qu'il avoit pris pour les éclaircir; sa rage, son désespoir; enfin son admiration pour la générosité d'un Ami tel que lui & pour une Epouse aussi estimable. *Armés moi*, LE'ANDRE, lui dit-il; mon Procès n'est point perdu, & pour vous montrer come je vetux vivre avec vous, partons ensemble; venés solliciter avec moi.

Ils partirent & revinrent après avoir gagné cette Affaire importante. Rien ne fut égal à l'amitié qui régna depuis entre ces trois perſones.

J'arivois come le Comte lui même racontoit cette Hiftoire à un Ami. *Vous êtes jaloux*, lui, difoit-il, *n'en croiés que vos yeux*. Je le priaï de recomencer ce récit en ma faveur. Il le fit & me permit de ne le point taire. Il vouloit même que je nommaſſe les Masques; mais quand les Noms y ſeroient la ſingularité de ce fait auroit peine peut être à trouver créance au loin & perſonne ne l'ignore dans le Païs où il s'eſt paſſé.



E N I G M E.

J'ai le Corps gros & le Cou mince;
 Je ſuis ſans tête & plein d'eſprit:
 Chez le Curieux & le Prince,
 Plus qu'autre part eſt mon crédit.
 Je ſuis ſoumis au tems, come lui variable
 Je vais & viens; cependant je ſuis ſtable,
 Reſtant fixe à l'endroit où l'on veut me placer:
 C'eſt aſſés, cher Lecteur, je te laiſſe y penſer.

A V I S.

A V I S.

S. M. le Roi de Sardaigne aiant permis à M. *Michel Antoine BELLOSTE*, Docteur en Médecine, de faire une Loterie de deux Maisons situées dans l'Isle de *St. Pierre à Turin*, en vertu de cette permission M. *Belloste* a d'abord fait le Plan & comencé la distribution des Billets de cette Loterie, dont le Tirage devoit se faire dans les comencemens du Mois de Juin dernier; mais la mort de M. *Belloste* étant survenue, Mad. sa Veuve a cru devoir informer le Public, que S. M. a bien voulu confirmer en sa faveur son gracieux Privilège, enforte que cette Loterie aura également lieu & qu'on pourra encore en avoir des Billets jusques à la fin du Mois de Janvier 1759. tems fixé pour le Tirage. Pour la comodite de ceux qui voudront s'y intéresser, il y aura à *Turin* plusieurs Persones chargées de la distribution des Billets, savoir à la Rue de *Pô*, *Jean Melchior COPPA*; à la *Rue-neuve*, *Jérôme BORDO*; à la même Rue, *Pierre Jérôme COPPA*; à *St. Damas*, *Michel Ange BONETTA*; à *St. Joseph*, *Sebastian MOS*; à la *Porte du Palais*, *Barthelemi Zò*.

On a pris toutes les précautions possibles pour la sûreté des Intéressés & pour la fidélité du Tirage, qui se fera publiquement sous la direction spéciale de M. le Comte *PROVANA DE COLLEGNO*, Vicaire & Sur-Intendant général de la Ville de *Turin*.

Cette Loterie est composée de 6500. Billets à
12. Liv. le Billet. - - - L. 78000

La principale Maison, qui fait le premier prix
a été estimée. - - - - - Liv. 43000

La seconde Maison. - - - - - 16500

Il y aura en outre en Argent les Lots suivans.

80 Lots de 50 Liv. - - - L. 4000

40 - de 80 - - - - - 3200

20 - de 100 - - - - - 2000

10 - de 250 - - - - - 2500

5 - de 460 - - - - - 2300

2 - de 500 - - - - - 1000

1 - de 1000 - - - - - 1000

Et come les Maisons ont été mises fort basses,
pour retrouver les Fraix de la Loterie il faut
ajouter tant sur l'une que sur l'autre. - - - - - 2500

L. 78000

T A B L E.

Lettre sur les Oracles du Paganisme.	3
- - à Mr J. B. T. à l'ocasion de la Critique de l'Apologie du Luxe.	21
Aux Journalistes sur la Reponse à l'Apologie du Luxe inserée le Mois dernier.	33
Réflexions sur l'Amour.	52
Nouvelles & Séances Académiques.	66
Livres nouveaux.	74
Decouverte singulière.	85
Reponse a l'Auteur de la Lettre sur les changemens arrivés chez le Beau-Sexe.	87-
N'en croies que vos yeux, Anecdote.	91
Enigme.	102
Avis.	103